



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Daniel Pennacchioni
dit

Daniel PENNAC

(France)

(1944-)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '*Le dictateur et le hamac*').**

Bonne lecture !

Originaire de La Colle-sur-Loup, dans les Alpes-Maritimes, le dernier de quatre garçons, Daniel Pennacchioni est né à Casablanca, au Maroc, le 1er décembre 1944, lors d'une escale de son père, un Corse polytechnicien devenu militaire par goût du voyage. Il passa son enfance en Afrique (Djibouti, Éthiopie, Algérie, Afrique équatoriale) et en Indochine, au gré des garnisons car le père se déplaçait constamment, entraînant sa famille avec lui. Il y eut ainsi une quarantaine de déménagements ! De sa naissance, Pennac dira : « *Je suis né où m'a mère a pu.* »

Il acquit très tôt le goût de la littérature, à laquelle sa famille faisait une grande place : sa mère était une lectrice autodidacte, son père, militaire atypique, était un passionné de poésie qui citait Mallarmé, qui lui donnait l'image idéalisée du lecteur : « *Quand je rentrais chez moi, je retrouvais la tentation d'aller lire avec mes frères, dans le halo de lumière autour de mon père qui fumait la pipe. Nous lisions sous la fumée qui stagnait. Mon père paraissait vraiment heureux quand il lisait. Il y a une physiologie du lecteur, liée au repos du corps, à une sensation de confort. Pour moi, la lecture est liée au fauteuil, à la pipe, au silence.* »

Pourtant, les premiers pas de lecteur de Pennac furent lents et laborieux. La légende veut qu'il ait mis un an à apprendre la lettre « A » ! Son père ne s'en alarma pas outre mesure, aimant dire à la blague que son fils posséderait l'alphabet en vingt-six ans ! Cette façon de voir les choses et de dédramatiser cet aspect de l'apprentissage marqua sûrement Pennac, qui allait écrire des années plus tard un essai portant sur la lecture.

Le jeune lecteur fut durablement marqué par deux œuvres qui le passionnèrent ; en fait, par deux personnages de bandes dessinées : Little Nemo (dans "*Little Nemo in Slumberland*", œuvre maîtresse de Winsor McCay qui fut publiée de 1905 à 1913, Nemo étant un petit garçon qui rêve à de fabuleuses aventures, et qui se réveille chaque matin en bas de son lit) et Tintin (le grand voyageur créé par le Belge Hergé et dont les aventures le firent rêver).

De retour en France, à l'âge de neuf ans, le jeune Pennacchioni n'avait pas la tête aux études. Il fut, selon ses dires, un cancre qui, victime d'une dysorthographe enfantine, se retrouva dans les classes d'élèves sans avenir, persuadés qu'ils n'auraient jamais le baccalauréat : « *J'étais un mauvais élève. Il n'y a pas de mauvais élève heureux. Les cancre sont tristes, ils se bagarrent, ils chahutent, ils compensent, ils mentent. J'ai fait tout ça. Parce que je souhaitais échapper à une réalité invivable, je rêvais. Le rêve couché par écrit, ça devient du récit.* » - « *J'ai été un très très mauvais élève et je me souviens de cette douleur de l'adolescence, moment le plus pénible de notre vie que pour rien au monde je ne voudrais revivre...* » Il garde de l'école un mauvais souvenir : « *Pendant six ans j'ai été pensionnaire à une époque où on rentrait chez soi une fois par trimestre.* » Mais l'internat lui donna le sens de la collectivité, la perception du groupe, qui imprègnent son oeuvre.

Aimant la lecture, il souffrait de ne pouvoir lire à son aise : « *C'était l'époque où la lecture était interdite en dehors des heures prévues à l'étude. Par exemple, on n'avait pas le droit de lire dans le dortoir. Je lisais en cachette. Dickens, Tchekhov, Stevenson, tous les écrivains britanniques, tous les écrivains russes... C'était la littérature clandestine, la meilleure qui soit. C'était la base de ma culture. Et j'étais un mauvais élève.* » On sait qu'il lut aussi "*La saga de Gösta Berling*" de Selma Lagerlöf, "*Guerre et paix*" de Tolstoï, les oeuvres de Dostoïevski, Lermontov, Dickens, Thomas Hardy et Shakespeare (« *Je relis sans arrêt ses pièces. J'adore absolument. Je le vénère, parce qu'il est d'une simplicité incroyable. Il ne dit jamais de bêtises. [...] Dans n'importe quelle scène de n'importe quelle tragédie de Shakespeare, vous avez toujours une ou deux répliques qui vous disent très exactement ce qui s'est passé dans votre tête à un moment donné de la semaine précédente. Ce gars-là a tout inventé. C'est un scanner de l'humanité.* »)

En troisième, par une chance inouïe, il eut un professeur de français qui lui redonna confiance en ses moyens. Comme, s'il était un cancre, il aimait cependant écrire, il le dispensa des dissertations traditionnelles, pour lui demander plutôt d'écrire un chapitre de quelques pages par semaine de ce qui pourrait éventuellement devenir un petit roman. Ce professeur sut faire ainsi éclore son talent, enclencha une pratique et une passion pour l'écriture qui n'allaient plus cesser.

Aussi persista-t-il dans ses études et réussit-il à passer son baccalauréat. Puis il fit des études de lettres à Nice et à Aix et obtint, en 1965, une maîtrise en lettres. En 1964, il avait écrit un premier roman intitulé "*Sans savoir où j'allais*", qui, selon lui, ne valait pas grand-chose et qui fut refusé par

les éditeurs (expérience personnelle dont il se souvint en rédigeant '*La petite marchande de prose*'). Et il en écrivit d'autres qu'il n'a jamais publiés, qu'il a même détruits, tant il les trouvait mauvais.

Il fit alors son service militaire au cours duquel, pour pouvoir lire à son aise, il adopta cette stratégie : *« J'étais systématiquement volontaire pour la "corvée de chiottes" : il suffisait de passer la serpillière pendant un quart d'heure, puis de condamner la pièce pour pouvoir lire deux ou trois heures. Je suis d'une génération pour laquelle la lecture représentait un acte de résistance. »*

En 1970, petit paradoxe, le cancre devint professeur de français, et un professeur passionné, émerveillé par les enfants, qui aimait ses élèves et souhaitait leur réussite. Il trouve que l'école, c'est la réalité, tout simplement, et qu'il n'est pas difficile d'enseigner lorsqu'on a compris que, quels qu'ils soient, les enfants demandent de l'affection, de l'autorité, de la régularité et de la réciprocité dans les exigences. Son expérience d'enfant pétrifié par l'école lui permettant de bien comprendre les élèves moins doués, il se découvrit des talents de pédagogue : *« De ma scolarité j'avais gardé des souvenirs épouvantables. C'est atroce, la vie d'un mauvais élève : quelle douleur ! Il se trouve qu'un quart d'heure après être entré dans ma première classe j'ai aimé le métier. J'ai préféré les enfants. »*

Comme il commença à enseigner, à Soissons, à des élèves dont certains étaient sous surveillance judiciaire, il préconisa des méthodes d'apprentissage qui tranchaient avec les idées dominantes et qu'ils apprécèrent. Sa façon de faire était quelquefois surprenante, comme le laisse entendre cette anecdote relatée à l'émission "Apostrophes" du 9 février 1990. Alors qu'il enseignait à son groupe d'élèves, il fut alerté par des bruits terribles provenant d'une autre classe. Un élève colérique y cassait tout, avait fait fuir son professeur, et rien ne semblait vouloir l'arrêter. Pennac entra alors dans la classe et se mit, lui aussi, à démolir le mobilier. Surpris, l'élève se figea et demanda : *« Mais qu'est-ce que vous faites ? »* Le professeur Pennacchioni lui répondit : *« Je fais comme toi. Je communique ! »* L'élève fondit alors en larmes. Cela allait lui inspirer le début de son roman '*La petite marchande de prose*', où un écrivain frustré vient saccager le bureau du bouc émissaire Benjamin Malaussène.

Puis il fut nommé à Paris. Il vint habiter Belleville, quartier situé au carrefour des Xe, XIe, XIXe et XXe arrondissements, quartier populaire, vivant, qui ne dort jamais, même en plein mois d'août, remarquable par la grande mixité de sa population car y vivent des Arméniens, des Grecs, des Juifs allemands ayant fui le nazisme, des Africains, des Chinois, des Maghrébins, quartier que Pennac aime parce que la parole y circule, qu'y subsiste une atmosphère conviviale et villageoise, malgré les sombres menées des promoteurs immobiliers et les destructions, quartier qui allait devenir le décor de plusieurs de ses romans et auquel il allait consacrer un chant d'infinie sympathie. Il y vécut dans d'anciennes chambres de bonne reconverties en appartement avec vue imprenable sur les toits de Paris.

Écrivant toujours, il changea de registre et publia :

"Le service militaire au service de qui?"

(1973)

Essai

La caserne, par laquelle devait obligatoirement passer les jeunes Français de l'époque, est, pour Daniel Pennac, *« un lieu tribal, primitif »*, où l'on entend exalter trois grands mythes : *« Le premier est celui de l'égalité sous les drapeaux, qui est faux parce que s'il y a un lieu où les gens prennent conscience de leur appartenance de classe, c'est bien la caserne. Le deuxième mythe est celui de la maturité, alors que la caserne est un lieu de régression au stade pré-infantile [...]. Et le troisième est le mythe de la virilité, alors que c'est simplement un sexisme imbécile où la femme est divinisée si c'est la mère ou la sœur, ou réduite à une pure fonction sexuelle si c'est la fille que l'on voit dans la rue en passant. »*

Commentaire

Pour ce pamphlet, Daniel Pennacchioni passa son patronyme à l'apocope et prit le pseudonyme de Pennac pour ne pas « gêner son père » qui était militaire (mais que tout le monde appelait « Pennac »). Mais, contrairement à ce qu'on pourrait penser, le livre n'était pas un règlement de comptes avec lui car ils s'entendaient à merveille.

Ayant rencontré Tudor Eliad Tudor, « *un juif roumain qui avait quitté la Roumanie de Ceaucescu dans des conditions extravagantes et arriva en Israël au moment de la guerre du Kippour, où on l'enrôla immédiatement pour tirer sur les Arabes d'en face* ». Avec lui, il écrivit deux romans de politique-fiction burlesques :

“Les enfants de Yalta”

(1976)

Roman

“Père Noël”

(1978)

Roman

Pennac jugea plus tard ces oeuvres ainsi : « *En France, c'était l'époque de l'exploitation maximale du sens. Il fallait montrer qu'on était monté dans le bon train historique au bon moment. Finalement, j'en ai eu assez de donner des preuves.* »

En 1978, neuf ans après son arrivée dans la capitale française, désespérant de Belleville (il se désolait de voir son quartier d'adoption se détériorer lentement, et assista impuissant au massacre architectural de la place des Fêtes) et de la France (il ne supportait pas les leçons d'économie télévisées que servait à la population française, soir après soir, le premier ministre Raymond Barre durant cette période marquant la fin du giscardisme), il en avait assez. Or sa première femme, Irène, ayant décroché un contrat de professeur pendant deux ans à l'université de Fortaleza, capitale du Ceara, dans le Nordeste brésilien, une région aride et pauvre, le couple, qui ne connaissait strictement rien de ce pays, de son peuple, de sa langue et de sa culture, vit là d'excellentes raisons de s'y rendre. Il démissionna de son poste de maître auxiliaire. Ils s'installèrent à Maraponga, faubourg de Fortaleza. Tandis qu'Irène enseignait, il ne fit rien : « *Je passais le plus clair de mon temps entre ciel et terre, suspendu dans mon hamac, à imaginer des romans que je n'écrivais pas. Le hamac a dû être inventé par un sage contre la tentation de devenir... Il vous inspire tous les projets imaginables et vous dispense d'en accomplir aucun. Pour le reste, je regardais autour de moi.* » Car il avait eu le coup de foudre pour ce pays.

À son retour en France, il reprit son métier d'enseignant. Mais ce séjour de deux années au Brésil allait être un déclencheur formidable pour le futur écrivain à succès qui prit alors la décision d'écrire des romans où il privilégierait le plaisir du récit par rapport à la volonté de donner des sens cachés et enrobés.

Fasciné par le monde de l'enfance, il décida de commencer par des romans pour la jeunesse :

“Cabo-Caboche”

(1982)

Roman pour la jeunesse

Cabo est un chien bâtard qui n'est pas beau mais qui est courageux et se bagarre pour vivre. Il s'échappe d'une décharge et est ramassé par la fourrière. Il est alors adopté par une jeune fille dont les parents sont méchants et qui, bientôt, ne s'occupe plus de lui. Ces traumatismes le laissent en proie à des cauchemars récurrents. Alors il s'enfuit à nouveau, s'échappe dans Paris pour essayer de trouver une nouvelle maîtresse, une vraie, qui l'aimerait pour de bon. Dans sa quête, il rencontre d'autres animaux. Mais il se demande qui pourra bien s'occuper de lui. Pomme lui plaît beaucoup, avec son grand rire, ses cheveux comme un soleil... Hélas, elle est tellement capricieuse ! Une vraie caboche, cette Pomme ! Mais il parvient à l'apprivoiser, au point de lui devenir indispensable. Il sait se faire entendre et finalement forcer les sympathies et dresser toute la famille.

Commentaire

Le livre est émouvant et surtout inattendu par le renversement des points de vue. Le ton, tout à fait nouveau, est à la fois accessible et soutenu. La lecture de ce livre est très conseillée pour des enfants de huit à dix ans.

“L’œil du loup”

(1983)

Roman pour la jeunesse

Dans un zoo, un petit garçon et un vieux loup borgne se fixent du regard, parviennent à se transmettre mutuellement leur histoire personnelle. Dans l'œil du Loup-bleu défilent la vie sauvage en Alaska, la fuite permanente de la horde devant les êtres humains qui menacent l'espèce, la mort de la Grand-Mère du Maladroit, la mort du Père, la capture, le massacre à l'hélicoptère, l'enfermement. Dans l'œil de l'enfant passent l'Afrique, l'incendie, le dromadaire, le guépard, l'esclavage sous un homme personnifiant les Marchands puis sous un autre personnifiant les Propriétaires. Le petit Africain, qui a parcouru toute l'Afrique pour survivre, possède un don précieux : celui de conter des histoires qui font de lui un centre d'intérêt pour les adultes qu'il est amené à rencontrer au cours de ses pérégrinations dans le désert africain, qu'il fait rire et rêver. Et cela lui permet de trouver une certaine sérénité. Le petit garçon et le vieux loup apprennent ainsi à se découvrir et à devenir amis.

Commentaire

C'est une belle histoire d'amitié. La connivence qui s'instaure progressivement entre le loup et le jeune garçon rappelle le célèbre passage du *“Petit prince”* où celui-ci fait la connaissance du renard. Mais la violence humaine se trouve un peu partout dans le conte, omniprésente dans l'histoire de Loup-bleu, présente au début et à la fin du récit africain.

Alors qu'il se trouvait à Brasilia et qu'il bouquinait, Pennac mit la main sur un vieux livre de la Série noire de Gallimard. Il découvrit ainsi le genre policier, aima en particulier les oeuvres de Chandler, Chester Himes, Jerome Charyn, et décida d'y tenter sa chance. Cependant, son premier essai fut jeté à la poubelle.

Puis il lut l'essai de René Girard, *“Le bouc émissaire”* (1982) et créa un héros très attachant, Benjamin Malaussène, dont l'humanité, l'empathie font un bouc émissaire professionnel, un écran entre la mauvaise conscience collective et la réalité (Malaussène est un nom du Sud de la France mais peut ici être considéré comme venant de l'expression *« Tu me fais mal au sein »*, prononcée avec

l'accent du Midi et qui signifie : «*Je subis sans que cela paraisse*») ; il lui donna une famille tissée serrée et extravagante, entourée d'autres personnages hors du commun ; enfin, il le plaça au centre d'intrigues rocambolesques :

“Au bonheur des ogres”
(1985)

Roman de 288 pages

La pittoresque famille Malaussène habite dans une ex-quincaillerie de Belleville.

La mère, qui est rêveuse, fouguese, a une vie amoureuse tumultueuse qui, comme elle est tranquillement prolifique, lui a donné des rejetons de différents pères, un de ses amants étant le remarquable inspecteur Pastor.

L'aîné, Benjamin, qui a sur ses talons Julius, son chien énorme, sale, puant et épileptique, est un jeune homme singulier et attachant, humoriste à ses heures qui sont rarement celles des autres, surtout quand ceux-ci appartiennent aux autorités légales et aux pouvoirs constitués. En «*frère de famille hautement responsable*», il élève ses demi-soeurs et frères :

- Louna, l'infirmière patentée, âgée de vingt-six ans, qui est mariée, malheureuse en amour et victime régulièrement de problèmes de grossesse qui la font réfléchir gravement à l'avenir de son petit locataire ;

- Thérèse, dix-sept ans, voyante qui lit dans les étoiles et dans les cartes ;

- Clara, quinze ans, jeune photographe prodige, perpétuellement amoureuse et absente, qui a un fils, nommé “C'est un ange” ;

- Jérémy, onze ans, écolier ingénieux qui a beaucoup d'imagination, donne leur nom aux bébés de la famille, voudrait être écrivain et, pour aider à résoudre un problème criminel, met le feu à son collègue ;

- le Petit qui zézaie et qui, derrière ses lunettes cerclées de rose, lit dans ses rêves, voit un monde où le réel se mêle au féérique, dessine des «*ogres Noël*» ;

- un bébé au bizarre prénom, Verdun, qui est né en colère et qui crie sans arrêt.

À cette véritable smala, s'adjoint tout un monde pittoresque de marginaux :

- des pépés «*junkies*» dont l'oncle Théo, un homosexuel résigné et heureux («*Je me dis que j'étais fait pour être hétéro, eh bien voilà, je suis pédé.*») ;

- Stojilkovicz, un révolutionnaire slave passionné d'échecs ;

- des gens d'ethnies différentes (mais toutes victimes du colonialisme français) : des commerçants arabes, les Ben Tayeb (Hadouch, l'ami d'enfance de Benjamin ; Amar, son père, restaurateur généreux ; Yasmina, qui joue les mères poules auprès de tous ; Simon le Kabyle, qui est rouquin comme ne l'est aucun Kabyle) ; Mo le Mossi ;

- Suzanne, qui possède le dernier cinéma-théâtre de Belleville, “Le Zèbre” ;

- Julie Corrençon, la compagne de Benjamin à la splendide crinière léonine, son «*porte-avion*» («*Tu veux bien être mon porte-avions? Je viendrais me poser de temps en temps, refaire mon plein de sens.*»), avec laquelle il a des engueulades suivies de réconciliations torrides. Elle est journaliste d'enquête à “*Actuel*”, elle est même l'archétype de la journaliste de gauche baroudeuse, militante, incorruptible, émancipée, prosélyte, très agaçante, tout le jeu littéraire consistant à l'humaniser en la plongeant dans cette tribu de cinglés qui sont tous affectivement dévorants, parfaitement odieux, mal élevés, mais au fond attachants.

Benjamin, dont «*le vice principal est la compassion*», pour vivre (mal car on l'exploite honteusement), a, dans un grand magasin de la rue du Temple, la profession peu usuelle de «*bouc émissaire*» : «*Ma fonction dite de Contrôle Technique est absolument fictive. Je ne contrôle rien du tout [...] Mon boulot consiste à subir cette tornade d'humiliations, avec un air si contrit, si paumé, si profondément désespéré, qu'en règle générale le client retire sa plainte pour ne pas avoir mon suicide sur la conscience.*» (page 80) - «*La cliente essaye en vain d'interrompre Lehmann [...] Quand les yeux de la cliente se reportent sur moi, je suis en larmes. Lehmann n'élève pas la voix. Il enfonce*

méthodiquement le clou [...] Il a suffi que je me mette à pleurer pour qu'elle prenne ma place. Compassion [...] Machine arrière toute. Elle retire sa plainte.» (page 16). On lui dit : « *En vous chargeant des fautes de tous, en prenant sur vos épaules tous les péchés du Commerce, c'est en saint que vous vous comportez, voire en Christ !* » (page 252).

Or, un jour, une bombe éclate au rayon des jouets quinze minutes après son passage. Puis, quinze jours plus tard, une deuxième éclate au rayon des pulls, sous ses yeux. Comme il était là aussi pour l'explosion de la troisième, il est vraiment l'objet de forts soupçons. N'a-t-il pas voulu se venger des humiliations qui lui sont infligées chaque jour?

La police est représentée par le subtil commissaire Coudrier et différents inspecteurs, comme le profond et intelligent Pastor, Titus, le Tatar aux yeux bleus, et le taoïste Van Thian qui mène ses enquêtes travesti en vieille Vietnamiennne et dont la fille, Gervaise, est une ancienne religieuse.

Ils découvrent que ce sont des vieux qui se font exploser dans le magasin.

Commentaire

Dans ce roman, dont le titre fait allusion aux contes pour enfants, on goûte la profusion imaginaire, la fantaisie débridée d'intrigues souvent compliquées à souhait, des jeux de piste tragi-comiques dans Belleville, une inversion subtile des conventions du roman policier, la multiplication des niveaux de lecture. Mais l'intrigue proprement criminelle est palpitante et menée de main de maître.

Benjamin, le narrateur, cœur extra-sensible et extensible, amant fidèle, ami infailible suivi partout par sa tribu (qui présente des échantillons de toute l'humanité populaire), tendre animé par une sorte de folie, un détachement devant les choses sérieuses, l'innocence incarnée, est le coupable idéal, payé pour endosser nos erreurs à tous. Un style rythmé, glissant, espiègle, rend bien son attitude nonchalante : « *Côté famille, maman s'est tirée une fois de plus en m'abandonnant les mômes, et le Petit s'est mis à rêver d'ogres Noël. Côté cœur, la tante Julie a été séduite par ma nature de bouc (de bouc émissaire). Côté boulot, la première bombe a explosé au rayon des jouets, cinq minutes après mon passage. La deuxième, quinze jours plus tard, au rayon des pulls, sous mes yeux. Comme j'étais là aussi pour la troisième, ils m'ont tous soupçonné. Pourquoi moi? Je dois avoir un don...* »

Pennac, qui déclara : « *Dans "Au bonheur des ogres", j'ai parlé de l'enfance, de cette aptitude qu'ont les enfants de rêver, par flashes, à ce qui les attend.* » fit exprimer par Benjamin son amour du métier de professeur : « *Ainsi se poursuivit notre promenade, Clara photographiant, moi disséquant pour elle le sonnet sublime, elle me jetant des regards éblouis, et moi pensant, comme le Cassidy de Crosby, que si j'étais prof j'aimerais ce métier pour toutes sortes de mauvaises raisons, dont mon goût immodéré pour cette admiration naïve.* ».

Le titre est un clin d'oeil à celui du roman de Zola, "Au bonheur des dames" (1883).

Dans Stojilkovicz, Pennac a représenté son ami Dinko Stanbak.

Le roman, d'abord refusé par d'autres maisons d'édition, parut confidentiellement dans la "Série noire". Il n'eut qu'une seule critique, mais d'Angelo Rinaldi dans "L'Express". Aussi atteignit-il les quarante mille exemplaires.

En février 1985, Daniel Pennac fit paraître dans "Je bouquine", n°12, "La vie à l'envers" qui allait devenir, en 1992, "Kamo et moi" puis, en 1997, "Messieurs les enfants".

"Le grand Rex" (1986)

Roman pour la jeunesse

Des animaux domestiques désirent se rendre en Afrique à la recherche de leurs origines sauvages.

“La fée Carabine”

(1987)

Roman de 300 pages

«*Si les vieilles dames se mettent à buter les jeunots, si les doyens du troisième âge se shootent comme des collégiens, si les commissaires divisionnaires enseignent le vol à la tire à leurs petits-enfants, et si on prétend que tout ça c'est ma faute, moi, je pose la question : où va-t-on?*» s'interroge Benjamin Malaussène, le cœur toujours plus tendre. En effet, à Belleville, en 1987, un policier est abattu d'une balle de revolver par la vieille dame qu'il voulait aider à traverser une rue par un matin glacé car, dans ce quartier, se multiplient les assassinats de vieillards. D'autres vieillards se voient offrir de la drogue dans les assemblées d'un ministre. D'autres encore sont recueillis dans la famille de Benjamin qui leur redonne le goût de vivre : «*Quand vous sentirez que vous commencez à perdre les pédales ou à souffler trop fort dans les escaliers, mes petits vieux, n'attendez pas que vos mômes secouent le cocotier, venez direct à moi que je vous bichonne.*» Mais il devient ainsi le coupable idéal pour tous les flics de la capitale. Un architecte rénove et revend les maisons dont les propriétaires sont âgés. Une journaliste dont l'appartement a été mis sens dessus dessous est jetée d'un pont. Voilà l'imbroglio que doivent démêler les deux inspecteurs Van Thian et Pastor, un tout jeune homme qui a une méthode infaillible pour faire passer les criminels aux aveux.

Commentaire

Le roman, qui voyait se poursuivre les tribulations de la famille Malaussène, porte principalement sur la figure remarquable de l'inspecteur Pastor.

Le titre fait référence à la fée Carabosse, une affreuse bossue, une mauvaise fée des contes de fées français.

Pennac déclara : « *Dans “La fée carabine”, j'ai abordé le vieillissement. Mais pas seulement le vieillissement des gens. Celui des sentiments, des institutions, des idées, des modes...* »

Le roman parut dans la “Série noire”, et le bouche-à-oreille commençant à faire son œuvre, il atteignit les quatre vingt mille exemplaires, plaisant non seulement aux amateurs de « polars » mais aussi à un lectorat d'une extrême diversité socio-culturelle. Il obtint le trophée 813 du meilleur roman, le prix Grenoble Polar et celui de la ville du Mans.

En 1987, il fut adapté à la télévision par Yves Boisset, avec Tom Novembre (Benjamin), Anna Galiena (Julie), Fabrice Luchini, Bernard Bloch, Daniel Emilfork et Hubert Deschamps, ce qui confirma l'audience de Pennac auprès d'un très large public.

“La petite marchande de prose”

(1989)

Roman de 360 pages

Benjamin Malaussène sert maintenant de bouc émissaire aux éditions du Talion qui sont dirigées de façon dictatoriale par celle qu'il appelle «*la reine Zabo*» et aussi «*la petite marchande de prose*». Alors qu'il s'était rendu dans son bureau, il y vit un écrivain frustré qui le saccageait, cassait tout, avait fait fuir le personnel, rien ne semblant vouloir l'arrêter. Benjamin se mit, lui aussi, à démolir le mobilier. Surpris, l'autre se figea et demanda : «*Mais qu'est-ce que vous faites?* » Benjamin lui répondit : «*Je fais comme toi. Je communique !* » L'écrivain fondit alors en larmes.

Aussi «*la reine Zabo*» put-elle lui dire : «*Vous avez un vice rare : vous compatissez. Vous souffriez, tout à l'heure, à la place du géant infantile qui pulvérisait mon mobilier. Et vous compreniez si bien la nature de sa douleur que vous avez eu l'idée de génie de transformer la victime en bourreau,*

l'écrivain rejeté en critique tout-puissant. C'est exactement ce dont il avait besoin. Il n'y a que vous pour sentir des choses aussi simples. » (page 29). Elle l'engage en lui déclarant :

«- *L'amour, Monsieur Malaussène, je vous propose l'amour !*

- *L'amour? J'ai Julie, j'ai Luna, j'ai Thérèse, j'ai Clara, Verdun, le Petit et Jérémy. J'ai Julius et j'ai Belleville...*

- *Entendons-nous bien, mon petit, je ne vous propose pas la botte ; c'est l'amour avec un grand A que je vous offre : tout l'amour du monde.*

Aussi incroyable que cela puisse paraître, j'ai accepté. J'ai eu tort.»

Il doit, en effet, calmer la colère des auteurs dont les manuscrits sont refusés.

Ce triste rôle déborde sur sa vie privée car, par un singulier concours de circonstances, il doit constamment porter sur ses épaules l'ensemble des malheurs et des péchés du monde.

Par ailleurs, il est mécontent de voir sa sœur, Clara, blanche adolescente, épouser Clarence de Saint-Hiver, un homme de soixante ans, divorcé deux fois, directeur d'un établissement pénitentiaire qui croit à la réhabilitation des criminels par la création artistique, mais qui est pourtant affreusement tué.

« *La reine Zabo* » demande à Benjamin de changer de fonction. Souhaitant faire remonter la vente, en légère baisse, des épopées financières qu'il écrit sous un pseudonyme (J.L.B.) un de ses auteurs à succès, mystérieux et sulfureux, elle veut révéler son identité lors de la sortie de son prochain ouvrage. Mais il refuse, acceptant toutefois que quelqu'un d'autre joue son rôle. Malaussène qui excelle dans le rôle de bouc émissaire prend cette nouvelle mission, même s'il a découvert qu'il s'agit de Chabotte, le ministre de la police. Son visage est donc affiché partout. Une grande fête est organisée où il est présenté comme étant J.L.B., et où il est abattu par un tireur, restant alors dans un coma prolongé tout en étant un personnage à part entière. Il est vengé par une série de meurtres, dont celui de Chabotte, qui sont attribués à Julie, la femme qui l'aime, alors qu'ils sont l'oeuvre de Krämer, le véritable auteur des oeuvres que Chabotte lui avait volées, ce qui l'avait amené à tuer le directeur. L'inspecteur divisionnaire Coudrier mène l'enquête, découvre le criminel dont quelques-uns des organes sont greffés à Malaussène qui revient à la vie.

Commentaire

Le titre est un clin d'oeil à "*La petite marchande d'allumettes*" d'Andersen.

Dans cette suite des haletantes aventures de la tribu Malaussène, l'intrigue étant des plus surprenantes, il y a toujours de la fantaisie (la balle qui est tirée en pleine tête du narrateur n'empêche pas le récit de continuer car Pennac invente une nouvelle manière de faire parler le mort), de l'amour, un débordement de péripéties, une multiplication des coups de théâtre, de nombreux meurtres. L'action ne cesse de se déplacer, et l'apparente vérité ne cesse de se dérober. Et s'ouvrent des histoires parallèles : celle de la reine Zabo et de Loussa de Casamance (traducteur de chinois dans lequel Pennac a représenté un ami, Robert Soulat, qui a été directeur de la Série noire de 1977 à 1991), celle de Nazar Chabotte. Cependant, si elle part dans tous les sens, l'intrigue est très habilement ficelée, tous les fils sont noués sans qu'une maille file, le véritable sujet n'étant jamais oublié, et la loufoquerie se révélant finalement d'une cohérence confondante.

On voit de bonnes intentions, des actes d'amour, entraîner une série de meurtres, d'où un pessimisme souriant.

Pennac donna libre cours à sa fantaisie langagière, se livra à un véritable délire verbal : «*Elle est si blanche de rage, maintenant, et je suis si blanc de fureur, que nos draps ont bonne mine.*» (page 118).

On trouve toutefois des tableaux réalistes de différents milieux :

- le monde de l'édition parisienne où se mêlent passion de l'écriture, vol de manuscrit, vengeance, frénésie des lecteurs, ébullition éditoriale, délires publicitaires, mais qui est pourtant vraiment appuyé sur la réalité : la reine Zabo est inspirée de Françoise Verny, qui était éditrice chez Gallimard ;
- le monde de la littérature : J.L.B., c'est évidemment Paul-Loup Sulitzer qu'on accuse de ne pas écrire lui-même ses épopées financières qui sont des best-sellers ;
- le monde des médias ;

- le monde hospitalier ;
- le monde de la police ;
- le monde des prisons (la tentative de réhabilitation par l'art).

Le roman présente donc une critique sociale, mais toujours avec une touche légère et amusante. Pennac s'était ici élevé au-dessus de ses romans précédents, qui étaient plus simples, et son style fut plus assuré.

Il déclara avoir voulu parler « *de l'identité dans l'écriture, de cette impression que ressent l'écrivain de n'être, parfois, qu'une espèce de fusible entre la réalité et la page.* »

Le roman, qui parut non plus dans la "Série noire" mais dans la "Collection blanche" de Gallimard (ce qui était une reconnaissance de l'auteur par la littérature « officielle »), obtint le prix du livre Inter. Et le succès de Pennac auprès du public s'affirma et s'installa.

Daniel Pennac, de toute évidence désireux de toucher à des genres divers, s'associa avec le dessinateur Jacques Tardi pour :

"Le sens de la huppelande"

(1991)

Texte de bande dessinée

« Il a sauté de son traîneau et, debout sur son nuage, nous a dévisagés un par un, les quelques millions que nous étions. Messieurs, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Huppelande rouge, paire de moufles, hotte d'osier, barbe blanche, c'était un Père Noël, pareil à nous tous, mais le plus ancien d'entre nous, le Premier. »

Commentaire

Ce conte de Noël pour adultes... qui plaira aussi aux enfants de plus de treize ans, se déroule dans un Paris parfaitement reproduit par Tardi qui, avec son complice, a réalisé un énorme travail de repérage.

Dans les dialogues concis et efficaces pointe l'humour léger et caressant qu'on trouve dans les "Malaussène". L'ignoble attitude de certains ambitieux est dénoncée avec justesse.

"Les grandes vacances"

(1991)

Commentaires de photographies de Robert Doisneau

Commentaire

L'album présente des photographies remarquables, ou des instantanés de l'âme comme dirait Doisneau, prises de la fin des années 1930 aux années 1960, où l'on voit la France profonde prendre du bon temps en profitant de ces vacances qui furent généralisées par la promulgation des congés payés, due à Léo Lagrangre, dont est fait cet éloge : « *Non content d'avoir inventé une saison, savez-vous, mon cher Léo, qu'en faisant passer votre loi vous avez engendré le récit de vacances, notre dernière et peut-être notre unique tradition orale? Comme si nos plus précieux souvenirs se concentraient dans ces brèves semaines d'éternité où il ne se passe rien, justement, rien que du ténu, de l'infinitésimal, de l'intime et du répétitif, rien que nous autres face à nous autres, sans la prothèse du travail... où le moindre événement tourne en sujet d'épopée, motif lyrique que la famille*

enjolivera d'année en année... et où les pires emmerdements - magie des vacances - deviennent d'inépuisables sujets de rigolade. » (page 56). Et Pennac avait choisi de s'intéresser particulièrement à ces « emmerdements » car, cherchant l'inspiration, il avait demandé à son ami Doisneau de lui raconter ses dernières vacances, et ce dernier lui avait répondu : «Tu sais, les grandes vacances, ça commence toujours par une catastrophe.» Il tenait alors une bonne piste pour son texte. Mais, attaché au bonheur, il a merveilleusement décrit la vie quotidienne des Français immortalisée par le célèbre photographe.

En 1992, le professeur Daniel Pennacchioni entendit un de ses jeunes élèves lui demander avec inquiétude, en tout début d'année scolaire : « M'sieu, est-ce qu'on va lire cette année? » Avec l'espoir, évidemment, d'être dispensé de cette corvée. Et le même jour, sa fille, alors âgée de huit ans et elle aussi quelque peu inquiète, requit son aide pour sa lecture silencieuse ! Ces simples exemples d'anxiété le touchant profondément, il décida de mettre de côté le roman qui était alors en chantier (*'Monsieur Malaussène'*) afin de se consacrer à un tout autre projet :

“Comme un roman”
(1992)

Essai de 198 pages

Le début est fracassant : « *Le verbe lire ne supporte pas l'impératif. Aversion qu'il partage avec quelques autres : le verbe “aimer”... le verbe “rêver”... On peut toujours essayer, bien sûr. Allez-y : “Aime-moi !” “Rêve !” “Lis !” “Lis ! Mais lis donc, bon sang, je t'ordonne de lire !”* ». Pennac entre de plain-pied dans cet étrange phénomène qu'est la lecture, fait un plaidoyer en sa faveur, déculpabilise le lecteur, lui donne des «*droits imprescriptibles*» visant à conjurer le spectre de la lecture-pensum : «*le droit de ne pas lire ; le droit de sauter des pages ; le droit de ne pas finir un livre ; le droit de relire ; le droit de lire n'importe quoi ; le droit au bovarysme (maladie textuellement transmissible) ; le droit de lire n'importe où ; le droit de grappiller ; le droit de lire à haute voix ; le droit de se taire*», parle, tout au long, de plaisir et même de jouissance intégrale.

En fait, il essaie simplement de réconcilier les enfants avec la lecture : « *La lecture, c'est vraiment un acte de grande solitude. Un des drames de l'apprentissage de la lecture, c'est qu'à peine un enfant a-t-il lu qu'on s'acharne à exposer ses sentiments, ses impressions, à le faire sortir de lui-même. De ce fait, on l'expulse du livre, comme on expulserait un propriétaire de chez lui, d'une retraite intelligente. L'enfant se sent totalement exposé alors qu'il était en fusion très lente dans un univers, celui du texte, où l'intelligence se meut très, très lentement, a besoin de beaucoup de temps, de créer des connexions entre tel sentiment ressenti, telle partie du texte, des connexions à l'intérieur même du texte. Tout cela est une alchimie formidablement intime.* »

En tant que père, il a, pour son enfant, exclu la notion de devoir de lire. L'apprentissage a donc commencé par les histoires qu'on raconte pour endormir le bébé, puis qu'on lit à l'enfant qui découvre «*la vertu paradoxale de la lecture qui est de nous abstraire du monde pour lui trouver un sens.*» Mais on demande à l'écolier de remplir une fiche de lecture où il lui faut réduire la matière de trois cents à quatre cents pages en une sèche petite feuille. Voilà qui abolit toute idée de délice, de plaisante occupation. Pas étonnant, dans ces conditions, qu'il regarde le livre «*comme un objet contondant [...] un bloc d'éternité. C'est la matérialisation de l'ennui.*»

Comment réagir contre cette pesante obligation? En s'éloignant le plus possible du programme, quitte à y revenir quand l'élève boudeur, enfermé dans sa tour d'incompréhension, deviendra un lecteur enthousiaste. Dans une grande page blanche, pour mieux nous l'asséner, l'auteur lâche cette exclamation : «*Quels pédagogues nous étions quand nous n'avions pas le souci de la pédagogie !*» Des pages extrêmement drôles sont consacrées aux plaisirs défendus, réprouvés par les parents, aux séances de lecture dans les endroits les moins nobles (les «*chiottes*», entre autres, pendant le service militaire, la salle des «*trônes*» devenant le lieu béni pour dévorer, dans la Pléiade, l'oeuvre de

Gogol). Offrir aux enfants, ébahis, les premières pages du *“Parfum”* de Süskind, ou de *“Cent ans de solitude”* de Marquez, c’est les faire pénétrer dans un univers enchanté, leur inculquer le virus incurable de la plus insidieuse des maladies : la lecture.

Commentaire

Dans cette réflexion sur la désaffection de la lecture chez les jeunes et sur les moyens d’y remédier, si Daniel Pennac avait quitté pour un temps les rives de la fiction, il ne reniait en rien l’impertinence qui le caractérise. Il assène cet avertissement : *« On est prié (je vous supplie) de ne pas utiliser ces pages comme instrument de torture pédagogique. »* À la fin, il dédicace son livre aux *« rares adultes qui m’ont donné à lire, qui se sont toujours effacés devant les livres et se sont bien gardés de me demander ce que j’y avais compris. À ceux-là, bien entendu, je parlais de mes lectures. Vivants ou morts, je leur donne ces pages. »*

L’essai possède une grande force d’attraction, pour ne pas dire de conviction, et il eut un succès phénoménal.

Mais il faut bien dire que la prétendue pédagogie incisive que présente Pennac pour remédier à la désaffection de la lecture chez les jeunes est tout à fait irréaliste, démagogique et, en fait, antiscolaire. Aux professeurs de français qui sont souvent découragés devant des élèves résolument fermés à l’appel des livres, au plaisir de lire qui devrait être une passion, il propose une méthode tout à fait inapplicable au-delà de la maison où il a un seul cher petit (comme le faisait déjà son illustre prédécesseur, Jean-Jacques Rousseau, qui confiait Émile à un précepteur, ce qui est une éducation de riche !) ou des classes de la maternelle ou du primaire, où on peut attendre sans grand mal la fin de la bouderie chez des enfants gâtés (et qui, de ce fait, seront encouragés à l’être plus encore). On ne peut procéder ainsi quand il s’agit de faire connaître des oeuvres essentielles à des classes normales, comptant trente élèves sinon plus, et en vue d’examens. Pennac proposerait-il la même méthode pour l’étude des mathématiques? On peut aussi lui faire remarquer qu’il n’y a pas d’opposition entre la sensation et l’intelligence, entre le plaisir et la réflexion ; qu’au plaisir qu’on ressent à une lecture (comme à l’appréciation de n’importe quoi) peut et même doit pouvoir succéder la formulation de ce plaisir ou de ce déplaisir, car l’acquisition d’un esprit critique est, elle aussi, nécessaire. L’analyse de l’œuvre d’art est justifiée : *« Ne vois qu’une fois pour voir beau. Vois plusieurs fois pour voir juste »* (Amiel). Et on peut même concilier la critique impressionniste et la critique technique.

Cependant, le livre eut un énorme écho, fit de Pennac une référence en matière de lecture. Un peu à son regret d’ailleurs, car certains professeurs utilisèrent cet essai comme un outil pédagogique, ce qui allait à l’encontre de l’objectif premier qui était simplement de faire lire, et de faire aimer la lecture.

“Kamo et moi” (1992)

Roman pour la jeunesse

Le sévère, solitaire, silencieux et énigmatique Crastaing, enseignant à blouse grise, professeur de français qui fait très peur, qui est mal dans sa peau, qui a été traumatisé par son enfance passée à l’orphelinat dans des circonstances dramatiques et qui recherche dans les rédactions qu’il impose à ses élèves le récit d’une vie familiale qu’il n’a pas connue, donne ce sujet de composition à sa classe : *« Vous constatez que vous êtes transformés en adultes et qu’inversement les adultes redeviennent des enfants. »* Les élèves en tombent malades, victimes de *« crastaingite aiguë »*. Un sujet de rédaction peut-il être mortel? peut-il massacrer une classe tout entière? Qui les sauvera? Si Kamo n’y arrive pas, ils sont perdus! Un seul s’en sort, l’enseignant qui réussit enfin cette composition demandée à ses élèves.

Commentaire

Daniel Pennac, décidément pas remis de ses difficultés d'adolescent et poursuivant dans la démagogie antiscolaire, commenta : « *Kamo, c'est l'école métamorphosée en rêve d'école, ou en école de rêve, au choix.* »

Le roman peut être lu à partir de l'âge de neuf ans.

“*Kamo, l'agence Babel*”
(1992)

Roman pour la jeunesse

Un jour, rentrant du collège, Kamo montre à sa mère la mauvaise note qu'il a eue en anglais : 3 sur 20. Cela la met en furie. Mais, comme elle n'arrive pas à rester plus de quinze jours dans un travail, elle passe un marché avec son fils : si elle réussit à conserver un emploi plus de trois mois, il devra apprendre l'anglais en un temps égal. Trois mois s'écoulent et elle travaille toujours au même endroit. Elle lui tend alors une feuille sur laquelle sont indiqués les noms de quinze correspondants anglais fournis par l'agence Babel. Il doit en choisir un, lui écrire en français et on lui répondra en anglais. L'agence Babel applique le principe selon lequel « *on n'apprend bien une langue étrangère que si on a quelque chose à y dire* ». Il choisit comme correspondante une certaine Catherine Earnshaw, et ils s'écrivent. Mais le meilleur ami de Kamo trouve cette jeune fille très étrange. Les feuilles qu'elle lui envoie sont anciennes et déchirées par la plume d'oie avec laquelle elle écrit. Qui est-elle vraiment? À cause d'elle, Kamo en arrive à se fâcher avec son meilleur ami. Arrivera-t-il à remplir sa part du marché?

Commentaire

Catherine Earnshaw est évidemment l'héroïne des “*Hauts de Hurlevent*” de Charlotte Brontë. En effet, en fonction des langues étudiées, l'agence Babel propose des correspondants extirpés, pour l'italien, du “*Vicomte pourfendu*” d'Italo Calvino, pour le russe, de “*Netotchka Niezvanov*” de Dostoïevski, pour le suédois de “*La saga de Gösta Berling*” de Selma Lagerlöf, etc.. Derrière la démarche de la mère de Kamo, on distingue celle de Daniel Pennac qui utilise quelques éléments de romans préexistants, dont on apprend dans ses interviews qu'il les a lus pour la plupart durant sa propre enfance, afin de démontrer que, malgré leur relative ancienneté et leur position quelque peu intimidante de classiques, ils sont susceptibles de susciter l'intérêt le plus vif de la part d'un lectorat jeune et contemporain.

“*L'évasion de Kamo*”
(1992)

Roman pour la jeunesse de 100 pages

La mère de Kamo est partie en voyage à la recherche de son arrière-grand-père russe. Pendant les vacances de Pâques, Kamo reste donc avec Pope, Moune et son grand ami qui tente de lui apprendre à faire du vélo. Kamo est d'abord réticent puis il finit par céder. Ainsi, de retour à Paris, Kamo et son inséparable ami se rendent à vélo à une séance de cinéma un peu tardive. Il fait nuit et, brusquement, une voiture surgit sur leur gauche, tous feux éteints. Elle percute Kamo, puis disparaît. Il est envoyé à l'hôpital et au pays des rêves. Il prononce alors des mots en russe, parle d'évasion. Son rétablissement coïncide avec le retour de sa mère qui lui raconte une drôle d'histoire.

Commentaire

La trame est un peu tirée par les cheveux. Mais le texte recèle un brin de poésie et beaucoup d'imagination. C'est un très beau livre sur l'amitié. Kamo indique que la matière de son long délire comateux provient de ses lectures de Dostoïevski ("*Souvenirs de la maison des morts*") et de Jack London ("*L'amour de la vie*"). Sont ainsi proposées implicitement des pistes de lecture éventuelles, moins contraignantes que si elles étaient présentées par les prescripteurs habituels. Les illustrations de Jean-Philippe Chabot apportent une touche d'humour.

"Kamo, l'idée du siècle"
(1993)

Roman pour la jeunesse

La bande de Kamo est en CM2, et les grands n'arrêtent pas de les bassiner avec leur prochaine entrée en sixième. Résultat : quitter la petite école, où l'on est un grand, pour rejoindre le collège, où l'on sera un petit, suscite quelques angoisses. C'est comment, le collège? Comment s'y préparer? Kamo a une idée, l'idée du siècle ! Il demande à son instituteur, M. Margerelle, de les initier, et, comme celui-ci est comédien, pour les habituer à différents enseignants radicalement différents les uns des autres, il tient plusieurs rôles, il met en scène des situations qui constituent pour la classe des expériences «par procuration». Les angoisses sont ainsi balayées.

Commentaire

Se succèdent des situations farfelues, observées et racontées du point de vue d'un enfant d'une dizaine d'années. Il y a des rebondissements, on passe du rire aux larmes, on est tantôt attendri, tantôt effrayé, jusqu'au coup de théâtre final. Pennac brosse une série de portraits d'enseignants cocasses, sympathiques ou terrifiants. Le jeune lecteur les reconnaîtra, ou se préparera à leur faire face. En tout cas, il va bien s'amuser à chaque page de ce roman truculent, abondamment parsemé de dessins très tendres signés Jean-Philippe Chabot.

"La vie de famille"
(1993)

Commentaire de photographies de Robert Doisneau

Commentaire

Les familles qui occupaient déjà une place importante dans "*Les grandes vacances*" sont au cœur du propos. Pennac, qui a dépeint avec brio une famille Malaussène hors norme, décrit, avec beaucoup de nostalgie, la famille traditionnelle française. Robert Doisneau a photographié les sentiments et le désir de bonheur de ses contemporains.

"Sang pour sang, le réveil des vampires"
(1993)

Essai

Le livre explique comment est née la superstition des vampires grâce à des figures historiques légendaires telles que Vlad L'Empaleur, la comtesse Bathory ou encore Gilles de Rais, et à d'incroyables circonstances qui empêchaient les corps des morts de retourner à la poussière. Il

retrace aussi le passage du vampire du statut de superstition à celui de mythe grâce à une courte nouvelle que John Polidori, le médecin personnel de Lord Byron, rédigea en 1816 pendant leur séjour à la villa Diodati. Enfin, il fait aussi état de l'évolution du vampire dans les textes (Stoker, Rice...) et dans les films tout au long du XXe siècle.

Commentaire

Cet ouvrage, bien que court, offre un très bon aperçu de ce qu'est l'image du vampire et permet aux nouveaux « adeptes » d'acquérir les connaissances minimales avant de se plonger dans des recherches plus approfondies.

Le livre a été écrit en collaboration avec Jean Marigny qui a consacré une longue thèse au mythe des vampires (*'Le vampire dans la littérature anglo-saxonne'*) dont sont résumées ici les grandes lignes.

"Miro : Le tour du ciel" (1994)

Essai

Pennac entreprit de faire aimer l'univers de Miró, peintre, sculpteur et céramiste catalan (1893-1983) que caractérisent une imagination naïve, un esprit ludique et un humour insolent qui ne pouvaient que s'accorder avec ses propres fantaisie et tendresse. Ainsi, face à une fresque murale de l'artiste, il fit répondre un père à sa fille : *«Le bonheur? Un grand ciel bleu où plane une ribambelle de joyeux appendices qui ouvrent des yeux comme des cocardes. Certains deviennent des petites filles.»*

Commentaire

L'essai a été écrit en collaboration avec Jean-Claude Morice.

En 1995, Daniel Pennac déclara : *«L'école, c'est la réalité, tout simplement. Quand vous entrez dans une classe, vous entrez dans le réel. La classe, c'est une entité qui est une petite société en elle-même. Je n'ai pas de mérite, cela fait vingt-cinq ans que j'aime ça, les adolescents ne m'exaspèrent pas, je ne hais pas mes collègues et les rapports administratifs ne me flanquent pas de boutons... Par ailleurs, j'enseigne à Paris, je ne suis pas prof dans une banlieue sur le front du malheur social. Mais j'ai commencé à Soissons avec des enfants dont certains étaient sous surveillance judiciaire. En fait, ce n'est pas dur lorsqu'on a compris que, quels qu'ils soient, les enfants demandent de l'affection, de l'autorité, de la régularité et de la réciprocité dans les exigences demandées. Mais il n'est pas exclu que je ne prenne pas un jour deux ans sabbatiques, comme ça, pour voir.»* Il appréciait un métier qui le raccrochait à la réalité : *«Le personnage de Benjamin Malaussène, qui est le père de sept ou huit gosses complètement cinglés, est au fond un décalage romanesque de la vie que j'ai menée pendant trente ans en m'occupant des enfants des autres. Mes enfants à moi, ce sont trois mille cinq cents enfants des autres ! Il faut dire que la classe pour un romancier est une mine incroyable de modèles d'adolescents et de familles. C'est le lieu d'observation sociale par excellence.»* Or, peu après, il abandonna le métier, ayant pris cette décision quand la directrice du lycée où il enseignait depuis quinze ans eut elle-même annoncé son départ. Elle était, selon lui, une pédagogue extraordinaire, mais elle était fatiguée et épuisée. Ayant rencontré le remplaçant de cette directrice et discuté avec lui pendant une dizaine de minutes, il choisit de quitter son poste de professeur à son tour !

Il vint habiter rue Mouffetard, non loin de la Contrescarpe, avec Minne, alias Véronique Le Normand, sa seconde femme. Il voulait écrire à plein temps, tout en cultivant ses amitiés et en visitant régulièrement des classes de français, dans des quartiers difficiles de préférence, où il parle de ses livres aux élèves et même aux enfants de CP *«qui se fichent de qui je suis. Seule les intéresse l'histoire et ils ne me posent des questions que sur elle»*.

Mais il se rendit vite rendu compte qu'il n'écrivait pas davantage !
Il publia cepedant :

“Monsieur Malaussène”
(1995)

Roman de 546 pages

Benjamin Malaussène s'est laissé aller à la procréation. Mais la grossesse de Julie est extraordinairement problématique... pour lui, qui se met à marcher les pieds en canard, le ventre en avant et le dos cassé, tandis que Julie, égale à elle-même, porte son enfant à la hussarde. Puis, quand est né celui qu'on appelle « *Monsieur Malaussène* », il lui parle, essaie vainement de lui apprendre ce qu'est la vie.

D'autre part, l'obstétricien qui s'est occupé de Julie et du futur enfant, le docteur Fraenkhel, a un vieux père, Job Bernardin, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, qui est un ancien industriel en pellicule cinématographique qui a pratiquement passé les deux tiers du siècle à faire, avec sa femme, Liesl, un “*Film Unique*”. «*Le cinéma, c'est la vie*», écrit Pennac, mais il peut aussi rendre fou. Job et sa femme ont fait un enfant dans le seul but de tourner ce film. Tous deux meurent et Julie devient leur légataire universelle. Cependant, le jour où elle et Benjamin veulent prendre possession de ce film que personne n'a vu mais qui est l'objet de bien des sollicitudes, qui déchaîne des passions, ils s'aperçoivent qu'il a non seulement été volé, mais qu'il y a eu assassinat ! Benjamin, qui n'avait jamais voyagé, qui n'était même jamais sorti de Paris, part dans le Vercors avec Julie afin de récupérer le trésor cinématographique de Job.

De plus, Belleville est assailli par les promoteurs, et on détruit le cinéma “Le Zèbre”, le dernier cinéma-théâtre du quartier où devrait justement être projeté le “*Film Unique*” : «*Gobé par le néant ! Un naufrage à l'envers. “Le Zèbre” semblait corps et biens.*» La tribu Malaussène fait de la résistance, mais est victime d'une terrible conspiration. Benjamin, devenu, dans cette affaire, le coupable idéal, encore une fois le bouc émissaire, se retrouve au tribunal avec vingt et un chefs d'inculpation. Il est emprisonné. Mais un retournement survient...

Enfin, la fille de l'inspecteur Van Tian, Gervaise, qui est une religieuse qui s'occupe de prostituées repenties, les voit disparaître les unes après les autres, des tatouages sur la peau, et entre dans la police pour avoir les moyens d'enquêter sur ces disparitions. Cela entraîne des morts en série dont serait coupable une certaine Marie-Ange.

Commentaire

Dans ce roman à la fois très amusant, très touchant, parfois réellement effrayant, palpitant du début à la fin, Malaussène, père contemporain et touchant, se tape une bonne couvade ou, en langage courant, une grossesse nerveuse, phénomène psychologique vérifiable : environ 20% des papas éprouvent divers malaises habituellement réservés aux femmes enceintes. Et, bien au-delà des considérations psychologiques, le texte de Pennac, même si, limpide, très vivant, contrasté et dynamique, savoureux et brillant, présentant un père contemporain inquiet, candide et touchant, qui réussit à affronter les peurs légitimes causées par son nouveau statut, il explore l'aspect drôlatique, il exprime aussi, avec une ironie courageuse, sans jamais s'apitoyer, sans mièvrerie, sa préoccupation face à la paternité, une réflexion intelligente et sensible, grave et pertinente, résolument actuelle. En effet, les jeunes hommes d'aujourd'hui font face aux difficiles choix de l'engagement et de la paternité, ressentent l'ambivalence liée à l'enfantement, se posent la question : faut-il faire des enfants dans le monde où nous sommes ? Question incontournable et pas nécessairement tributaire d'une pseudo grossesse nerveuse. Mais il ressort du monologue une image très positive : c'est finalement un hymne à la vie, une bouffée d'espoir portée par une écriture pleine de poésie et d'humour. Dans les cent premières pages du roman, Benjamin veut, avec tendresse, extravagance, un petit peu de folie d'excitation, de pleurs et de désespoir, préparer son futur enfant au monde qui abrite la famille

Malaussène, le prévenir de ce que la vie lui réserve, son rapport ratiocinateur à la paternité étant un des axes du livre.

Puis, pour la quatrième fois, Pennac déroula une histoire de meurtres en cascade auxquels s'ajoutaient cette fois des dépeçages de tatouages sacrés, histoire inracontable tellement elle est pleine de folles aventures, de rebondissements, de suspens, d'irrésistibles retournements, d'apartés, d'incises, deux intrigues policières s'entremêlant.

Pennac montra sous un nouvel angle son héros et tous les personnages de la saga auxquels il en ajouta quelques nouveaux comme Sissou la Neige, ancien serrurier entré au service d'un huissier, qui met toute son énergie à défendre les victimes de saisies.

Plus que jamais Belleville, peut-être le personnage principal de la saga, était mis en scène. Avec colère, Pennac le voyait disparaître sous le pic du progrès, être en proie aux convoitises des promoteurs qui menaçaient en particulier le cinéma "Le Zèbre", ce qui entraîne un hommage à l'art cinématographique. C'était en fait le cinéma "Le Berry", ce «*dernier cinéma vivant de Belleville*», qui avait fermé en 1995, malgré les efforts associatifs pour le maintenir et qui, grâce à lui, a été rouvert au début 2002.

Le livre aborde aussi une réflexion sur le pouvoir de l'image et son exploitation ; c'est un réquisitoire contre la civilisation de l'image devenue celle du trompe-l'œil, d'où l'inquiétude de Benjamin : «*Tant d'exclamations médiatiques auraient vite raison d'un instant de pur émerveillement.*»

Dans ce texte poétiquement contemporain, Pennac s'amusait à des fantaisies langagières comme celles-ci :

- «*Oh je sais ! [...] Ben, tu vas encore m'engueuler, comme quoi tu nous avais interdit de te souhaiter ton anniversaire, tu vas m'attendre au tournant et ton anniversaire sera ma fête, je le sais, c'est l'histoire de ma vie !*»

- «*Ils tireront la couverture à eux et tu te retrouveras les pieds en l'air.*»

Il faisait dire à l'inspecteur Titus, le Tatar aux yeux bleus, «*Il était nu comme un clair de lune.*», ce qui ne veut rien dire mais est, pourtant, tout à fait convaincant. Il émettait aussi cette réflexion : «*Le chagrin creusé par ceux qui partent fait le nid de ceux qui arrivent dans le cœur de ceux qui espèrent. Il y a lurette que le manège aurait cessé de tourner, sinon.*»

Jean Guerrin, un ami de Daniel Pennac, ayant lu avec succès des extraits d'un de ses romans dans une librairie, il s'employa à faire une adaptation théâtrale de "Monsieur Malaussène" :

"Monsieur Malaussène au théâtre"

(1996)

Monologue

Dans une suite digne des aventures burlesques de la tribu, alors que Julie est enceinte de leur premier enfant, Benjamin Malaussène, amoureux et inquiet, est en proie à une grossesse nerveuse, parle du désir d'enfant, de paternité et des joies et peines qu'entraîne cette révolution dans la vie d'un jeune homme. Afin de se rassurer dans ce tourbillon de doutes et de désirs qui l'assaillent, et pour préparer la venue au monde de cet enfant, il discute avec le petit être qui grandit dans le ventre de Julie, lui raconte les tribulations passées de la famille qui l'attend, dont il tente de lui présenter les membres étonnants (la grand-mère, Julie, le Petit, Julius le chien qui a droit de réplique ou d'aboïement, etc.) ainsi que la reine Zabo, le vieux Stoj, Marcy le gynéco, Berthold le chirurgien, lui rapporte les événements qui ont conduit à son apparition, le prévient de ce qui l'attend dans ce monde imparfait et même fou, lui confie ses espoirs, ses doutes et ses craintes.

Commentaire

Cette pièce de théâtre toute simple, avec un seul personnage, offre un tour d'horizon complet de la famille Malaussène.

La mère de la tribu Malaussène est ainsi présentée par Benjamin : « *Et mon commencement à moi, ce fut maman. "Ma" maman. Celle-là aussi, il faut que je te la présente. Elle a le cœur immédiat et l'entraille généreuse, ta future grand-mère. Benjamin moi-même, Louna, Thérèse, Clara, Jérémy, le Petit, Verdun, nous autres de la tribu Malaussène sommes tous les fruits de ses entrailles. Même Julius le Chien a pour elle des regards de puîné. [...] Un enfant par coup de cœur, telle est sa loi. L'essai chaque fois transformé et le souvenir du papa aussitôt évacué. D'aucuns te diront que ta grand-mère est une pute. Laisse dire, c'est leur noirceur qui parle. Ta grand-mère est une vierge perpétuelle, c'est très différent. Une éternité en chacune de ses amours, voilà tout. Et nous sommes la somme de ces instants éternels. Dont elle émerge vierge comme devant.* » (pages 28-30).

Dans ce «one-man show», l'acteur, tour à tour conteur et personnage, doit passer continuellement du récit à l'évocation et à l'incarnation, doit arriver, sans surligner et sans avoir recours à des changements de voix extrêmes ou à une gestuelle trop marquée, à ramener sur scène une bonne douzaine de personnages aussi colorés que sympathiques.

À sa création, à Paris, le texte fut mis en scène par Hélène Vincent, avec Daniel Briquet.

En 2006, la pièce a été représentée à Montréal dans une mise en scène très sobre de Marc Béland, avec Vincent Magnat.

“Vercors d'en haut ; la réserve naturelle des Hauts Plateaux”

(1996)

Essai

Daniel Pennac célèbre la splendeur et la désolation du Vercors, ce plateau à mille mètres d'altitude, long de soixante kilomètres, large de quarante, qui est rude et dans lequel personne ne se rend, mais où il habite une partie de l'année en vrai pantoufflard.

Après ‘*Monsieur Malaussène au théâtre*’, Daniel Pennac affirma : «*Malaussène, cette fois c'est fini ! Je ne veux pas faire d'un bouc émissaire une vache à lait.*»

Pourtant, il allait encore évoquer la tribu quand, lui qui était un «fan» de l'écrivain américain Jerome Charyn (le plus célèbre des écrivains du Bronx, auteur, dans la Série noire, de ‘*Poisson-Chat*’, ‘*Marilyn, la dingue*’ ou ‘*Isaac le mystérieux*’), qui avait déjà multiplié, au cœur de ses romans, les occasions de faire référence à son œuvre, alla plus loin en l'invitant à se joindre à lui pour qu'ils écrivent, chacun de son côté, un texte qui impliquât directement l'un des héros mythiques de l'Américain, le détective new-yorkais Isaac Sidel. Il écrivit :

“Des chrétiens et des Maures”

(1996)

Nouvelle de 96 pages

Un matin, au réveil, le Petit a, tranquillement mais fermement, affirmé : «*Je veux mon papa*». Il refusait de s'alimenter tant qu'il ne connaîtrait pas son géniteur. Et Benjamin Malaussène de se remémorer les circonstances étranges dans lesquelles, dix ans auparavant, il naquit : le corps d'un homme à l'agonie abandonné sur la chaussée, son transport au domicile des Malaussène, l'intervention salvatrice de ses soeurs et de sa mère, puis la disparition du ressuscité d'entre les morts. Cet homme était le détective new-yorkais Isaac Sidel, créé par Jerome Charyn, et, au bout du compte, le Petit apprend, ravi, la vérité : son père est vraiment un héros de roman !

Commentaire

Dans ce court récit débridé et plaisant, les personnages sont toujours aussi loufoques, de doux dingues. L'ensemble ressemble à une pièce de théâtre aux échanges verbaux rapides et colorés : «*Albert Pearl, t'es un gars qu'a de la veine. T'as une princesse. T'as le petit raconteur d'histoires avec sa forêt de bouquins et t'as Belleville*».

Pour sa part, Jerome Charyn fit paraître, dans un supplément littéraire du journal "Le monde", "*Appellez-moi Malaussène*", une nouvelle débridée de quatre-vingt-cinq pages, où Isaac Sidel, «un commissaire babtou, un youpin avec un ver solitaire dans la panse», ou du moins un petit bonhomme qui se prend pour lui, se retrouve devant la tombe de Marcel Proust au Père-Lachaise, avec un livre entre les mains, affirmant obstinément : «Je suis le père de toute une smala, les Malaussène, mais en particulier d'un fils. Le Petit.»

'Qu'est-ce que tu attends, Marie?' (1997)

Roman pour la jeunesse

Marie est l'un des personnages de Monet. Daniel Pennac raconte son histoire en l'illustrant avec douze tableaux du peintre.

"Messieurs les enfants" (1997)

Roman de 240 pages

Le professeur Crastraing a, pour une punition mal acceptée, imposé à trois élèves indisciplinés une rédaction où ils doivent s'imaginer devenus adultes et leurs parents devenus enfants. Or le phénomène se réalise, les enfants se réveillent parents, les parents, toujours un peu ridicules, se retrouvent avec des tailles de nains de jardin. Cela conduit à une remise en question du rôle des uns et des autres, le professeur lui-même étant transformé.

Commentaire

L'histoire commence et s'achève sur cette même réflexion péremptoire : «*L'imagination, ce n'est pas le mensonge*», énoncée violemment par le professeur Crastraing.

Daniel Pennac collabora au scénario de l'adaptation cinématographique que fit Pierre Boutron pour qui il fut difficile de transformer en images une aventure résolument littéraire. Dès lors, qu'importe le talent des comédiens, qu'importe la volonté intense de Pierre Arditi pour devenir enfant ou adulte, le génie de Jean-Louis Richard en immonde professeur de français, on ne croit pas à ces métamorphoses. On ne croit pas non plus à François Morel, fantôme en pyjama discutant avec son fils dans les allées du cimetière. On ne croit pas à ces enfants qui prennent des airs de grandes personnes et forcent le jeu. Clin d'œil de Pennac à lui-même, il tint dans le film le rôle d'un P.D.G. cravaté prêt à fesser un gamin en le traitant de sale gosse.

“Sahara”
(1998)

Roman pour la jeunesse

Dans ce monde où tout va toujours trop vite, un petit garçon prend un jour conscience que le moindre de ses mouvements dérange les atomes du reste de l'univers. Il en conclut alors que la meilleure solution pour bien comprendre et contempler le monde est d'être parfaitement immobile. L'idéal? Devenir un désert, bien sûr ! Et même, de préférence, le désert du Sahara.

Commentaire

Le livre a été illustré par Antoine Louchard.

En 1999, Daniel Pennac fut sollicité par “Le nouvel observateur” pour poursuivre, au cours de l'été, l'histoire des Malaussène sous forme de feuilleton. Il accepta et écrivit plusieurs épisodes sous le titre “*La passion selon Thérèse*”. Puis il les retravailla, les étoffa, les enrichit, pour ce dernier (?) roman de la saga :

“Aux fruits de la passion”
(1999)

Roman de 224 pages

Le chef de la tribu Malaussène, Benjamin, souffre-douleur patenté, tombe des nues : après sa sœur Clara dans “*La petite marchande de prose*”, Thérèse, cartomancienne anguleuse, prude, sombre et tourmentée, a rencontré, dans sa caravane de Belleville, le comte Marie-Colbert de Roberval, aristocrate issu d'une riche famille aux ancêtres de grande renommée, énarque devenu conseiller référendaire de première classe à la Cour des comptes, «*une bête politique nourrie au grain de l'Histoire*», qui apparaît parfait : beau, propre, instruit, riche et délicat («*Le pognon prend de ces pincettes pour dire le prix du sentiment !*»). Et ce fut le coup de foudre. Comment cet être si peu lié aux réalités de Belleville et des Malaussène pouvait-il avoir choisi Thérèse comme l'élue de son cœur? Il veut refaire le monde et user de ses influences (et de celles de Thérèse) pour rétablir la paix sur terre, et mettre sur pied une organisation caritative. «*Thérèse incarnait "l'intuition indispensable à tout gouvernement, le correctif nécessaire à une rationalité aveugle". Elle était le "cerveau droit" de la République, "cette part intuitive de l'esprit, scandaleusement négligée par notre système éducatif au profit d'un rationalisme qui n'en finit pas de buter contre ses bornes".*» Ainsi s'exprime Marie-Colbert, l'intrus que Benjamin, narrateur bon enfant mais avant tout défenseur de sa tribu et qui réagit comme un papa... bourgeois, s'applique tout au long du récit à détester, narguer, piéger, car il ne voit pas cette liaison d'un bon œil, la considère comme le mariage de la carpe et du brochet. Il y a un os dans le couscous, et il veut tirer l'affaire au clair. Thérèse le lui reproche : «*Tu lui trouves une gueule de classe (si, si, c'est une de tes expressions favorites, “gueule de classe” et “cul propre”. Le Petit et Jérémy les ont adoptées.)*». Et elle défend avec vigueur son amoureux : «*Je sais pourquoi tu n'aimes pas Marie-Colbert, Benjamin ; il n'est pas sentimental, non, mais il est bon ; sous ses allures de sénateur en herbe, il n'est pas tout à fait adulte, c'est vrai, mais pour obtenir ce qu'il veut vraiment il faut la foi de la jeunesse [...] ; tu lui trouves une gueule de classe [...], si tu veux dire par là qu'il ne nous ressemble pas, Benjamin, regarde-nous, nous ne ressemblons à rien.*» Les mauvais sentiments que le comte inspire à Benjamin sont-ils fondés ou n'est-ce que l'expression d'une jalousie tout à fait normale de la part d'un frère sur-protecteur? Le tout Belleville part à la recherche des antécédents de Marie-Colbert afin de trouver son secret. Il s'agit de savoir qui est ce Marie-Colbert de Roberval, appelé par ses intimes MC2. Que veut-il soutirer à la soeur de Benjamin? Et si, finalement, Thérèse

avait vraiment trouvé l'amour et la stabilité? Si, enfin, un des membres de la tribu pouvait vivre une vie normale?

Quand les amoureux annoncent leur mariage (qui doit être filmé à la télévision), c'est le branle-bas de combat. Pris de panique, Benjamin, qui veut à tout prix l'empêcher, charge la documentaliste Rachida Kader d'une mission : prétendant de fausses «*coordonnées astrales*», elle consulte Thérèse qui fait sans le savoir sa propre carte du ciel, comme Benjamin l'a désiré.

Finalement, MC2 fait une chute mystérieuse et mortelle dans la cage d'escalier, et on découvre alors un trafic d'armes sous couvert d'action humanitaire. Cet homme politique était en fait peu recommandable. Et Benjamin se prépare à un emprisonnement que son expérience des «*emmerdes* » lui laisse deviner. Par ailleurs, il s'est fait virer par la reine Zabo. Thérèse est assassinée dans sa roulotte piégée, puis réapparaît transformée et se retrouve menottée dans le panier à salade. Chacun des membres de la tribu s'emploie à la sortir de cet enchaînement d'événements malheureux et tragiques. Et le livre s'achève par une mini-partouze extatique entre elle, Théo, la vieille tante, et son homo d'Hervé.

Commentaire

Le roman reprenait les personnages d'«*Au bonheur des ogres*», de «*La fée carabine*», de «*La petite marchande de prose*» qui, peu à peu, vieillissaient et gagnaient en maturité ; ils étaient approfondis et on s'imprégnait encore plus de la vie invraisemblable de ces gens simples aux aventures survoltées. Pennac avait repris le moule qui lui avait valu tant de succès, mais avait voulu inverser le stéréotype du drame bourgeois, dans lequel la fille ne se marie pas dans son milieu. Encore une fois, il proposa une histoire sans queue ni tête, avec un rebondissement à la minute, qui devient véritablement un «*polar* » quand il s'agit de savoir qui est réellement Marie-Colbert de Roberval. Puis on a la vague impression qu'il détourne l'attention du lecteur, le lance sur de fausses pistes pour faire durer le plaisir : des fantaisies sexuelles, une critique de l'énarque corrompu et de l'extrême droite. Le roman nous surprend surtout au dernier moment où le dénouement est rapide.

L'écriture est toujours aussi belle, surtout dans de beaux passages où l'imagination surréaliste de Pennac donne au texte le caractère littéraire qu'on lui connaît : «*La dernière fois que j'ai vu Thérèse jeune fille, elle plongeait dans la robe de mariée que lui tendait Théo. "Plonger" est le juste verbe. C'était une robe bleu nuit qui engloutit ma soeur astrale comme si elle avait sauté du haut des cieux dans une mer sans fond. Puis sa tête et ses deux mains avaient resurgi, miraculeusement, et la robe s'était allumée !*»

Daniel Pennac, opposé à une société qui écrabouille ses citoyens par souci de profit, s'intéresse aux questions sociales, par exemple, le chômage, que connut sa propre femme après un «*dégraissage* » malheureux, et les mises à pied brutales, dont fut victime un de ses amis qu'il accompagna au conseil des prud'hommes (tribunal de conciliation), ce qui lui fit découvrir l'horreur des relations de travail. Ayant discuté avec des chômeurs et leurs avocats, il décida d'écrire un essai sur ce sujet. Puis il jugea que serait plus percutant le traitement du sujet dans une bande dessinée. Son ami, le bédéiste Jacques Tardi, qui avait déjà dessiné les couvertures des romans de la tribu Malaussène quand ils ressortirent chez Folio, se joignit à lui pour créer :

«*La débauche*» (2000)

Texte de bande dessinée

Dans le zoo du Jardin des Plantes, entre gorilles et chimpanzés, un homme, dont on ne connaît même pas l'identité, s'est enfermé dans l'une des cages sur laquelle les visiteurs peuvent lire une pancarte les informant de la nature de la bête : Homo Sapiens, Chômeur, Europe. Il ne parle pas, ne

bouge pas, se nourrit de pâtée pour chiens, ayant pour seule compagnie un poste de télévision. Les gens se bousculent pour le voir. Rapidement, les médias s'intéressent à lui, s'emparent de l'événement. Il est filmé tous les jours par la télévision. Par la magie des images, il devient vite, plus qu'un objet de curiosité, une vedette des médias et un symbole de notre temps, un phénomène de société. L'opinion publique s'émeut. En son nom, les belles âmes dissertent, les foules s'émeuvent à bon compte et les députés discourent en vain. Seule la vétérinaire Lili Postel-Chopin voit d'un oeil méfiant ce pensionnaire d'un nouveau genre, et, un soir, exaspérée par le cirque médiatique, elle engueule le chômeur encagé. Filmée à son insu, elle voit sa tirade diffusée au journal télévisé. Le lendemain, la cage est vide, et l'homme est retrouvé pendu dans le kiosque à musique du Jardin. Tout le monde conclut au suicide, mais est-ce bien le cas? N'a-t-il pas été assassiné? Une enquête se met en branle, qui fait tomber les masques un à un, qui fait découvrir le complot d'une firme agroalimentaire destiné à promouvoir une marque de nourriture pour chiens ! Et Jules, l'ancien flic amoureux de Lili et qui a voulu la défendre, est dévoré par un tigre.

Commentaire

Initialement, le titre l'album devait être "Le débauchage". Mais Pennac trouvait le phénomène des mises à pied décidées par les entreprises tellement obscène que le titre devint "*La débauche*". L'album est d'ailleurs dédié « *aux virés, aux lourds, aux éjectés, aux dégraissés, aux restructurés, aux fusionnés, aux mondialisés, bref, à tous ceux qui se retrouvent sur le carreau.* »

La situation peut sembler tout à fait farfelue, caricaturale. Mais elle est réaliste : il suffit d'ouvrir un journal pour se rendre compte de la pertinence du propos. "*La débauche*" est un coup de gueule adressé aux salauds qui dirigent le monde, manipulent les gens, brisent les vies sans scrupule ; à tous ces balayeurs de vies qui sèment le désespoir en jetant des employés dans la rue, en fabriquant du S.D.F.. La tête de Turc des auteurs, c'est le D.R.H. : le Directeur / Destructeur des Ressources Humaines, qui est particulièrement détestable car, pour lui, un employé ne vaut guère plus qu'une machine. S'il ne donne plus satisfaction, on le remplace. La bande dessinée montre la colère des exclus, le mal-être actuel, la situation socio-politico-culturelle créée par le néo-libéralisme. Le mal de notre société, semblent nous dire Pennac et Tardi, c'est la soif de pouvoir qui déshumanise. Le tigre de la fin, qui s'en prend à l'ancien policier, peut être vu comme l'incarnation du peuple, montre que, quand on est trop attiré par le pouvoir, on finit par être victime.

L'intrigue imaginée par Pennac, riche en révélations, en rebondissements, en coups de théâtre, est merveilleusement bien ficelée. Elle foisonne de personnages et de détails.

Les deux créateurs, qui sont tous les deux amoureux de Paris, qu'ils ont décrit en long et en large, chacun à sa manière, qui ont tous deux une haine féroce pour les ordures, les exploiters, les baratineurs, font des étincelles, et la bande dessinée est captivante.

En 2001, Daniel Pennac composa les textes d'une série illustrée par Ciccolini, intitulée "**Gaffobobo**", destinée à donner aux petits de bons conseils, à leur inculquer des règles de prudence pour éviter de se faire mal dans les actes de la vie quotidienne, pour éviter les gros et petits « bobos » :

"Bon bain les bambins"

Un petit garçon veut se couler un bain. Il ne sait pas qu'en faisant tout seul ce geste de la vie quotidienne, il va déclencher une série de problèmes. En posant des questions diverses sur ce qu'il désire faire dans son bain comme : « *Je peux sauter dans l'eau? Je peux rajouter de l'eau chaude? Je peux mettre le chat avec moi?* »... il va découvrir qu'il peut se faire mal, se brûler et aussi s'attirer de multiples « bobos ».

“Le crocodile à roulettes”

Il est indiqué qu’il est périlleux de courir n’importe où et n’importe comment. Il est recommandé de faire attention aux voitures, redoutables « *crocodiles à roulettes* ».

“Le serpent électrique”

On met en garde contre les dangers de l’électricité.

Commentaire sur l’ensemble

L’accent est mis d’emblée sur tous les plaisirs autorisés, dont le nombre écrase évidemment l’interdiction qui apparaît à la fin et semble du coup beaucoup plus facile à respecter. Et la leçon n’est pas ennuyeuse, grâce à un texte qui sonne comme une comptine, et à des images très évocatrices et pleines de malice, qui sont assez frappantes pour être dissuasives, sans sombrer dans le terrifiant.

Après quatre années de silence, Daniel Pennac, qui aurait pu se contenter de pondre un énième avatar de la saga Malaussène, s’est offert une pause loin de Belleville pour s’aventurer dans un nouveau territoire, pour exploiter, trente ans après, un souvenir de son séjour au Brésil, pays pour lequel il avait eu un coup de foudre et sur lequel il n’avait pas écrit. Ce sujet l’a occupé trois ans à temps plein, car il a traversé de grands moments de doute :

“Le dictateur et le hamac”

(2003)

Roman de 408 pages

Daniel Pennac, dans un hamac, rêve d’une histoire à raconter. «*Ce serait l’histoire d’un dictateur agoraphobe. Peu importe le pays. Il suffit d’imaginer une de ces républiques bananières au sous-sol suffisamment riche pour qu’on souhaite y prendre le pouvoir et suffisamment arides en surface pour être fertiles en révolutions*». Ce Manuel Pereira da Ponte Martins a pris les rênes du pouvoir en tuant net et de sang-froid son prédécesseur, «*par intuition, comme ça, parce que c’était son rêve d’enfant silencieux*», et s’est autoproclamé. Il vit dans sa capitale, Teresina, mais voudrait être ailleurs, car il est terrifié par les incantations d’une sorcière en transe qui lui a fait la fatale prédiction d’un lynchage par la foule sur la place publique. Aussi grandit en lui une agoraphobie incapacitante. Terrorisé, ce pantin tout-puissant cherche à échapper à son destin macabre par une supercherie hollywoodienne : il met à sa place un sosie (à un «*epsilon près*»), barbier dans un village près de la capitale qu’il éduque, qu’il forme à l’exercice des fonctions politiques pour qu’il puisse le remplacer, à qui il enseigne tout, de l’écoute attentive des besoins de son peuple au tango pour éblouir «*les vraies femmes*». Et, pendant que le sosie tient son rôle, le dictateur, qui le dirige à distance, peut laisser libre cours à sa passion : voyager, mener la grande vie en cette Europe dont il savoure les plaisirs raffinés, éblouir les cours de ses pas magiques, si beau et élégant qu’il se fait prendre pour Rudolf Valentino, le plus grand séducteur de l’écran à l’époque.

Dans la partie suivante, Daniel Pennac égrène ses propres souvenirs de son séjour à Fortaleza, dans le Nordeste du Brésil, en 1978-80 où il accompagnait sa femme qui y avait décroché un contrat de professeuse, de ses pérégrinations à travers le Brésil : méditations, digressions, évocations de personnages croisés, de personnes aimées, de l’exploitation des paysans, du «sertão», l’aride pays de l’intérieur. Il raconte surtout ce qui est à la source de son histoire, la vision à Teresina, capitale du

Piauí, où l'avait conduit le hasard d'un atterrissage forcé, de deux paysans rigolant devant "*Le dictateur*" de Chaplin.

Ici redémarre l'histoire, qui s'attache cette fois au sosie qui en vient à regretter de ne jamais pouvoir être lui-même. Un jour, il découvre avec ravissement le cinématographe et les films muets de Charlot. Le pouvoir de l'imaginaire lui paraît plus fort que le pouvoir politique, qui se réduit finalement à pas grand-chose. Se prenant d'une passion pour Charlie Chaplin, il rêve d'«*Américiky, patrie du cinématographe*», d'Hollywood. Il veut partir, mais il lui faut former un nouveau sosie, une copie plus ou moins conforme. Puis, déguisé en Charlot, un projecteur et une copie de "*L'émigrant*" sous le bras, présentant le film de village en village pour assurer sa pitance, en faisant rêver les pauvres paysans qui ne connaissent pas encore la magie du septième art, il gagne la mer et s'embarque sur un bateau en partance pour l'Amérique, déguisé en Charlot et sous l'identité du génial acteur-réalisateur, puisqu'après tout sa spécialité, c'est l'art d'endosser la personnalité d'un autre. Mais sa carrière projetée tourne court et sa désillusion est complète quand il se rend compte, durant la traversée, que les passagers (et surtout les passagères) croyaient avoir affaire à Rudolph Valentino s'amusant à imiter Charlot ! Dépouillé de ce qu'il croyait être son plus grand talent (la capacité de ressembler au modèle), il doit faire ce constat amer : il n'est personne. À Hollywood, il devient «*la doublure lumière*» de Valentino, juste un corps, une ombre servant à ajuster les éclairages pour la vedette. Avant de mourir en regardant "*Le dictateur*" de Chaplin, qui est justement l'histoire d'un barbier qui est le sosie d'un dictateur, il a trouvé lui aussi un sosie qui devient un riche commerçant et un autre qui devient un autre double qui se cherche une identité propre. Ainsi, à l'insu de «l'original», se succèdent plusieurs Pereira. Ces aventures déconcertantes et envoûtantes s'achèvent avec la mort du dictateur et de tous ses sosies.

On revient à Daniel Pennac qui rencontre Sonia Ka. Dans sa jeunesse, ouvreuse dans un cinéma de Chicago, elle y aurait un jour trouvé un poivrot mort, le visage en larmes, pendant une projection du "*Dictateur*" de Chaplin. Cet homme sans identité, sans nom ni adresse, aurait été le sosie d'un dictateur dans une république bananière, avant de devenir la doublure de Valentino et après avoir parcouru la jungle avec un projecteur en se déguisant en Charlot. Maintenant vieille dame de Belleville, elle devient la première lectrice de son roman. Il va voir avec elle la réédition du "*Dictateur*", et elle lui donne son opinion sur son manuscrit. Comme elle lui dit : «*Je veux du classique : imparfait, passé simple, du bien écrit et du bien construit. [...] Une écriture concise au service d'une histoire linéaire et concentrée, voilà ce qu'il me faut*», les trente-cinq pages qui suivent (les dernières) se conforment à cette conception littéraire, comme l'avaient fait les premières.

Analyse

Genèse

Le roman trouva son origine dans le séjour que Daniel Pennac fit au Brésil en 1978-1980 et en particulier dans une aventure qu'il y a vécue : «*En 1979, avec ma première femme et deux amis chimistes, nous avons dû atterrir en catastrophe, presque nous écraser en fait, à Teresina, capitale du Piauí, au Brésil. On s'est retrouvé au milieu de ce continent, dans un bled qui faisait penser au "Salaire de la peur". Dans la nuit, ma femme et moi, nous sommes sortis de l'hôtel pour nous promener, et, sur une place ronde, sous un réverbère, nous avons découvert deux paysans déguenillés, maigres, accoudés à leur bicyclette, qui regardaient quelque chose miroiter au sol. Ils rigolaient comme des baleines, en secouant les épaules mais très silencieusement pour ne réveiller personne. Nous nous sommes approchés. Ils regardaient une vieille télévision qu'ils avaient bricolée au pied d'un réverbère. Dans cette télé, on jouait "La ruée vers l'or" de Chaplin, très précisément la scène de la danse des petits pains. Mais de quoi riaient-ils? Ils ne connaissaient aucun des codes utilisés par Chaplin, n'avaient jamais vu de neige, ni de chaussons de ballerines, ni de petits pains. Nous, Européens nantis tombés dans ce coin du monde, et eux, les affamés nés dans le fond du sac d'un pays, illettrés et parlant une langue que nous ne connaissons pas, nous avons regardé ensemble, là, sous le réverbère, la fin du film. Nous riions exactement des mêmes choses alors que nous n'avions aucun code culturel en commun. Ils ignoraient ce qu'étaient des ballerines, et nous, ce*

que c'est que crever de faim. Ce fut un moment de communion incroyable dans l'art. Le cinéma de Chaplin transcendait les codes sociaux et culturels pour rassembler des gens radicalement différents. C'est à cela que sert l'art. Ce partage inattendu m'a profondément marqué... Je me suis dit que cette scène était un coeur battant pour un livre à venir. Et l'occasion d'élucider la question de la puissance universelle de l'art. Qu'est-ce qui fait qu'une oeuvre d'art, en l'occurrence un film de Chaplin et son comique d'aristocrates affamés, touche de la même façon des gens très différents? » Cette image saisissante l'a obsédé longtemps.

L'envie d'en faire le point de départ d'un roman s'est faite plus insistante après qu'il ait découvert un texte qui racontait l'histoire de l'un des sosies de Staline, un Ukrainien qui finit zigouillé. Daniel Pennac se demanda à quoi ressemblent physiquement tous ces dictateurs. Il en est venu à constater qu'avec leur visage banal, leur air de rien, l'aspect ventripotent de Franco, la moustache de grand-père de Staline, ils sont le dénominateur commun de nous tous réunis, qu'ils sont la somme de tous ceux qui ont voté pour eux ou qui les ont suivis. Voilà pourquoi il leur est si facile de se trouver un sosie. On pourrait ajouter à la liste Saddam Hussein dont on a appris qu'il avait de multiples sosies qui prenaient sa place selon les événements et les circonstances. Mais s'est évidemment imposé la figure du dictateur brésilien de l'époque, João Baptista de Oliveira Figueiredo («une brute joviale, un assassin») pour créer le personnage de Manuel Pereira da Ponte Martins.

Intérêt de l'action

Jean Ricardou avait distingué deux sortes de romans : celui qui est «l'écriture d'une aventure» et celui qui est «l'aventure d'une écriture». Daniel Pennac a, dans *«Le dictateur et son hamac»*, titre qui renvoie à la confusion volontaire entre le réel et l'inventé, réuni les deux : «Je veux embarquer le lecteur dans deux histoires simultanées qui se tricotent au cours de la lecture : la première étant la fiction, l'histoire du dictateur, et la seconde, l'écriture d'un roman.» Le texte, de ce fait tout à fait éclaté et déconcertant, à la trame complexe, de nombreux éléments se mêlant et s'entrecroisant, est à la fois un roman et la réflexion du romancier sur son roman. En créateur génial et tyrannique, d'un chapitre à l'autre, il alterne, nous faisant passer de sa tête au récit.

Dans l'histoire du dictateur, il se montre, une fois encore, un conteur qui a de l'imagination à revendre, qui crée une fable débridée et délirante, abracadabrante, tirée par les cheveux, farfelue à souhait, où il ne faut pas chercher la vraisemblance, où il se trouve suffisamment de tiroirs et d'inventions pour remplir deux ou trois romans. Cependant, il faut constater qu'au départ, il sacrifie au véritable genre littéraire qu'est en Amérique du Sud «le roman du dictateur», qui a été illustré par, entre autres, *«Monsieur le président»* d'Asturias, *«Moi le suprême»* de Roa Bastos, *«L'automne du patriarche»* de Gabriel Garcia Marquez ou *«La fête du bouc»* de Vargas Llosa. Dans cette veine, il a teinté l'histoire de son dictateur et de ses sosies du lyrisme délirant du réalisme magique latino-américain. Elle est constituée de courts chapitres qui ménagent le suspense, la théâtralité et les émotions. L'idée des sosies, qui se trouvait déjà dans *«L'automne du patriarche»*, prend, chez Pennac, la place du thème du bouc émissaire. Mais il y a un rapport entre les deux : le sosie est quelqu'un qu'on met entre soi et la réalité comme le fait le bouc émissaire. Et le romancier pousse le jeu très loin puisque, la machine infernale se mettant en route, chaque sosie se choisit un sosie pour avoir le temps de faire autre chose que dictateur. Ces histoires enchâssées comme des poupées russes créent un immense quiproquo, une littéraire et délicate mise en abyme.

Mais, astuce géniale, ce roman du dictateur et de ses sosies est bien désigné comme le résultat d'une sorte de jeu du roman écrit au conditionnel : «Ce serait l'histoire de...», comme s'y plaisent les enfants quand ils se disent : «Ce serait l'histoire d'une princesse... ». Et il l'annonce avec désinvolture dans les premières phrases qui s'avèrent cruciales : «Ce serait l'histoire d'un dictateur agoraphobe qui se ferait remplacer par un sosie. Ce serait l'histoire de ce sosie qui se ferait à son tour remplacer par un sosie. Mais surtout l'histoire de l'auteur rêvant à cela dans son hamac. Et c'est l'éloge du hamac : ce rectangle de temps suspendu entre terre et ciel», cet objet qui «a dû être imaginé par un sage contre la tentation de devenir». Et le hamac est tantôt celui où il se trouvait autrefois au Brésil et celui où il se trouve dans le Vercors, goûtant le silence «multiplié par l'espace».

L'emploi du conditionnel n'a rien d'innocent ; Pennac pose les bases de ce qui va s'avérer une œuvre construite de fausses pistes et engagée sur les chemins tortueux de la lecture de la fiction. À l'encontre de la tradition qui s'emploie à créer une illusion, ici la fiction est bien désignée : l'histoire du dictateur de Pennac n'en est pas une, ce n'est que «*celle qu'il aurait fallu raconter*». D'ailleurs, elle prend très peu d'espace par rapport à l'autre aspect du texte.

À côté de la fiction est évoquée une réalité qui est la vie du narrateur, double de l'auteur qui se met souvent en scène, qui interrompt une anecdote pour la reprendre en changeant un décor ou un personnage. Parmi ces éléments autobiographiques, il y a d'abord sa recherche dans sa mémoire de ce qui a amorcé cette fiction ; après l'introduction du dictateur, il s'offre donc un retour en arrière dans le Sertao brésilien, où il a séjourné à la fin des années 70 et où l'idée du roman est née. Mais on a droit aussi et surtout à un roman du roman, à la description du processus d'écriture à partir d'éléments disparates, un discours du romancier qui montre comment la fiction se construit à partir du réel, qui dessine la frontière poreuse, la limite nébuleuse, entre eux, qui incorpore dans le récit les éléments de sa propre élaboration, qui établit une relation entre le romancier, qui décide de ce qui arrivera ou non dans l'intrigue, et l'histoire qui se déroule sous ses doigts.

Pennac a indiqué que «*le roman puise ses racines dans la tragédie grecque et, plus précisément, "Œdipe roi" de Sophocle. Au coeur de tous les romans, on trouve l'histoire d'un homme qui perçoit quel est son destin et qui tente d'y échapper. Ça va de la tragédie grecque à l'autofiction. Au fond, à quoi assiste-t-on, dans l'autofiction, sinon à la revendication d'être ce que l'on estime être et soit de l'expliquer, soit d'y échapper ce qui, pour moi, revient exactement au même? L'identité et le devenir relèvent pour moi d'une fiction, d'une utopie. Tout individu, dès qu'il songe à changer son destin, s'accorde, peut-être à tort, le droit d'écrire son histoire. C'est peut-être pour ça que tous les Français écrivent des romans, je n'en sais rien...*» Il bouscule joyeusement les idées que l'on entretient sur la création d'un roman. Mais parce que Pennac reste Pennac, c'est heureusement plus ludique que didactique. Son talent lui permet de réfléchir sur l'acte d'écriture sans que l'histoire racontée en souffre. Le roman s'offre comme une cure contre la morosité romanesque. Les derniers mots appartiennent à l'écrivain : «*L'écriture d'un roman est en soi une aventure. J'ai simplement voulu, dans ce livre plus que dans les autres, faire partager cette aventure. Pas seulement offrir un roman au lecteur, mais aussi un aspect romanesque particulier, qui n'est autre que l'acte de décrire ce roman. Les deux "voyages" ne sont pas, au fond, de différente nature.*»

Le lecteur, invité à partager un aller-retour d'un côté et de l'autre du miroir de la création, à partager les joies ressenties par Pennac, est ballotté en tous sens dans une délirante association de récits disparates, de rencontres de doubles, de personnages et de leurs penchants réels au cœur de la fiction. Étant en parallèle dans la tête du romancier et au cœur du récit, il est associé à la construction de l'histoire. Le résultat est étourdissant. «*Le dictateur et le hamac*», ce roman hétérogène, baroque, et flamboyant, déconcertant et brillant, construit à la manière d'un labyrinthe, accomplit donc un exploit rare en littérature, celui d'offrir une fiction doublée d'un roman du réel. Les niveaux de narration s'y emboîtent en poupées gigognes comme les clones se succèdent dans cette histoire abracadabrante de sosies.

Avec plus d'ampleur que dans ses livres précédents, Daniel Pennac mêla adroitement réalité et fiction, éléments autobiographiques et histoire débridée, réminiscences et imagination à revendre. L'éclatement de la narration est un peu forcé, mais rend très bien l'esprit de la rêverie. Entre toutes les trames du «*Dictateur et le hamac*», il se révèle difficile de déterminer laquelle est la plus importante. Elles le sont toutes, en quelque sorte, puisqu'elles se répondent pour mieux se contredire.

Certains critiques se posèrent des questions sur cette audace : Pennac allait-il dérouter ses fidèles ? «*Je n'ai pas écrit "Le dictateur et le hamac" dans ce but*», répondit le principal intéressé, «*quoiqu'il puisse y avoir un petit choc entre la première partie et la deuxième. Ensuite, on voit bien qu'il s'agit d'un tricot avec un fil de fiction et de réalité et que la maille va se resserrer au fur et à mesure que l'on avance dans le récit.*»

Intérêt littéraire

On retrouve, dans *“Le dictateur et son hamac”*, la prose joyeuse, gouailleuse, insolente, de Daniel Pennac. L'histoire est narrée avec une fantaisie rythmée, une légèreté ironique et bondissante, est empreinte d'humour, de cynisme et de tendresse, est teintée d'absurde. Le style, simple, exquisément fluide, alerte, fourmille de cocasseries et de raccourcis drôles, nous entraîne dans un tourbillon étourdissant de figures de style, abuse même d'ellipses sournoises et de jeux de miroirs baroques.

Intérêt documentaire

Si Daniel Pennac s'est inspiré de dictateurs réels, le livre ne se résume pas à des faits historiques dans des lieux précis ou à des descriptions très détaillées par exemple d'un régime politique corrompu, de situations réelles comme la torture. L'écrivain n'est pas tombé dans le documentarisme historique, politique et économique par lequel la question des dictatures a le plus souvent été traitée. Cependant, les références à l'actualité sont limpides, et les souvenirs, à peine transformés, fusent en anecdotes. Le Général Président se caractérise en particulier par le peu de cas qu'il fait de la culture : à ses yeux, c'est un *«divertissement de sans-couilles»*. Il tient aussi du *“Dictateur”* de Charlie Chaplin, Daniel Pennac racontant la genèse du film, son tournage, rendant au passage un bel hommage à son génie. Or, comme il l'a fait remarquer, *«le hasard a fait deux choses étranges, soit faire coïncider la sortie du “Dictateur” de Chaplin sur les grands écrans avec l'apparition des sosies de Saddam Hussein. Voilà deux actualités, artistique et politique, qui se rencontrent !»*

D'autre part, le roman présente le Sertão brésilien, un territoire trois fois grand comme la France, un plateau basaltique extraordinairement sec, un immense désert aride où la vie est très dure, où les gens sont très malheureux, très pauvres. Daniel Pennac, qui y a vécu, est resté hanté de puissantes visions de l'exploitation des paysans. Il fait dire à un médecin qui n'est pas un coopérant classique et qui, proche de la population, lutte en solitaire contre les maux qui accablent les habitants de la région : *«Je cherche à comprendre pourquoi on meurt de faim dans un pays où il y a à manger pour tous»*.

Enfin, le roman associe le lecteur à la construction de l'histoire, le fait entrer dans l'atelier du romancier qui lui dévoile ses subterfuges, lui explique ses tours de passe-passe : comment une personne devient un personnage (Fanchon, une amie d'enfance, lui a inspiré le personnage de Sonia, et Pennac voudrait qu'elles se connaissent «dans la réalité») et comment un personnage devient une personne. Mais, s'il lui explique le tour, il lui fait encore le coup, semblant lui dire : *«Voilà comment c'est fait mais j'espère bien que vous allez vous faire avoir !»*

Intérêt psychologique

Daniel Pennac a confié : *«La quête de l'identité des sosies est la véritable quête. La figure du dictateur est somme toute d'une banalité affligeante, comme tous les dictateurs d'ailleurs. Ce sont des gens qui répondent à des instincts de domination, qui y mettent un peu plus d'intelligence perverse que la moyenne et décrochent la timbale. Et puis, souvent, ils en meurent. Le sosie, lui, au bout d'un certain temps, doit se poser la question de son identité. Et celle-ci, même si elle est infiniment moins importante en termes [sic] historiques que celle du dictateur, l'est beaucoup plus pour le roman.»*

Ces personnages n'échappent pas à leurs destins différents, mais tous tragi-comiques. Le sosie a envie de devenir lui-même, mais Daniel Pennac a la conviction intime qu'on ne le devient pas.

En fait, le personnage principal du roman est Pennac lui-même, qui est omniprésent. Cela peut paraître agaçant car son égo s'étale, s'éparpille, s'intègre à son texte d'une façon insistante. Mais le propos du *“Dictateur et le hamac”* est de montrer le lien intime entre la réalité de l'auteur et son monde imaginaire.

Intérêt philosophique

Par le grand nombre de réflexions qu'on y trouve, sur la politique, sur la littérature, sur la séduction, ce livre iconoclaste et déroutant qu'est "*Le dictateur et le hamac*" surprend les lecteurs habituels de Daniel Pennac. Pour lui, son livre «est un conte philosophique anecdotique et foldingue». Cependant, il se défend d'avoir voulu écrire un essai en même temps qu'il récuse le fait de s'en tenir au seul récit d'une histoire. «*L'art du romancier, affirme-t-il, c'est le mystère de l'incarnation, c'est-à-dire la transformation de l'idée en vivant pour produire un effet de réel. Si vous arrivez à résumer un roman par l'idée qui le compose, c'est que le roman est raté : c'est un essai dissimulé en roman. Si vous ne pouvez réduire le roman qu'à son histoire, alors c'est une autobiographie dissimulée en roman : c'est encore raté.*» Remarquons que cette dernière idée est tout à fait étonnante et contestable : pourquoi un roman d'aventures qu'on peut réduire à son histoire serait-il une autobiographie? "*Robinson Crusoé*" est-il l'autobiographie de Daniel Defoe?

"*Le dictateur et le hamac*" se veut autant un roman qu'un essai, mais sans qu'il soit possible de les confondre. L'essai est le sosie de l'histoire qui à son tour se fait remplacer par un autre sosie et, pour le lecteur, il ne reste plus qu'à se tricoter l'histoire qu'il voudra avec ces deux fils d'Ariane. Voilà qui est profondément original.

Dans cette réjouissante fable politique, la comédie du pouvoir prend une couleur voltairienne. Elle est sous-tendue par un véritable questionnement sur la dictature, le pouvoir et sa vanité. Ces réflexions débordent largement le cadre sud-américain. Les gens de pouvoir devraient lire le roman et se poser les vraies questions sur leurs aspirations : veulent-ils seulement diriger et tout contrôler ou veulent-ils réellement aider le peuple? La démarcation entre vouloir réaliser ses idéaux comme dirigeant et tomber dans la dictature et la corruption apparaît mince. Est montré le néant du pouvoir mais aussi la résignation, la capitulation des citoyens, le dictateur constatant cyniquement : «*On ne les trompe que s'ils le veulent !*» Les péripéties racontées produisent cette leçon : toute dictature (politique, économique) est un jour ou l'autre terrassée par la démocratie, une démocratie qui n'a rien d'idéal, rien de miraculeux, mais qui a au moins le mérite de donner à l'humain la place qui lui revient. Comme le dit au dernier sosie, pâle figure d'une impossible réincarnation de la tyrannie, le colonel Eduardo Rist, qui n'a jamais été dupe des tours de passe-passe de la dictature, et qui finalement a tiré les ficelles comme un romancier tout-puissant : «*Ça durera ce que ça durera, mais ça vaudra toujours mieux que de se prosterner devant ta tête d'abruti*». L'idée des sosies, qui s'enchâssent comme des poupées gigognes, est brillante : elle permet à l'auteur d'agiter les marionnettes du pouvoir, de balayer divers lieux, pays et couches de la société, l'américaine en prenant pour son rhume. Du même coup, il fait une critique de tous les pouvoirs, donc celui aussi de l'argent avec cette Amérique faux-semblant ou celui de la séduction avec son Valentino en goguette. On assiste à l'annihilation du pouvoir.

Avec les sosies, il poursuivait, comme il l'a signalé lui-même, «*un thème qui parcourt tous mes livres, celui des doubles qui s'interposent entre soi et le réel, font écran. Ce que l'on flanque au milieu, si vous voulez. Le bouc émissaire, par exemple, qui fait écran entre la mauvaise conscience collective et la réalité. Ou le sosie pour le dictateur agoraphobe Manuel Pereira da Ponte Martins dans ce livre.* »

D'autre part, on voit le romancier se pencher sur la création littéraire, en sonder les fondements. À chaque page, il remet l'écriture en question : doit-il raconter une histoire ou rendre compte du geste d'écrire? écrire est-il nécessairement souffrance ou plaisir ou les deux successivement? En mettant en avant l'interdépendance du romanesque et du quotidien, il confirme ainsi la puissance universelle de l'art. Il se demande pourquoi une oeuvre d'art, en l'occurrence un film comique de Chaplin, touche de la même façon des gens très différents.

Dans le même temps, il s'attaque au règne excessif des images et des copies dans notre société post-moderne : «*La multiplication tous azimuts dont nous gâve notre culte de l'image n'est pas pour rien dans cette histoire de sosies gigognes. Un monde pareil à la Vache qui Rit, voilà le rêve de nos "communicants". Nous tous mis en abyme...* ».

Le jeu entre la réalité et la fiction auquel se livre Daniel Pennac témoigne de sa fascination pour le piège des apparences qui deviennent plus vraies que le réel. Il constate que les paysans brésiliens de Teresina s'étaient arrêtés pour contempler un dictateur de fiction qui possédait plus de réalité à leurs yeux que le vrai dictateur qui, lui, pourtant, avait un pouvoir véritable sur leurs propres vies. En même temps, le piège qu'il voulut dénoncer par le fait d'être témoin de cette scène se retourna contre lui puisque ce ne fut plus le dictateur qu'il prit à partie, mais son sosie créé par Chaplin. Il commente une situation qui a d'abord été commentée par le personnage du dictateur que les paysans brésiliens sont en train de regarder et l'histoire se continue puisqu'à mon tour, je commente le commentaire du commentaire. Bref, la réalité et la fiction se jouent mutuellement de drôles de tours.

Dans son pessimisme, Daniel Pennac montre un dictateur qui veut échapper à son destin, mais meurt tout de même, un sosie, qui tente sa chance au cinéma mais sans succès. Ainsi, il est démontré que tous ceux qui fuient leur destin sont voués à l'échec. Il pose aussi la question du libre arbitre : les possibilités qui s'offrent à nous chaque seconde sont multiples, demandent de nous des décisions permanentes, nous placent constamment à des carrefours où il faut choisir la direction à prendre. Ainsi l'écrivain montre ses hésitations de créateur. Mais ce libre arbitre est prétendu car ne sommes-nous pas prédéterminés? Entre hasard et destin, liberté et pouvoir, nous sommes balancés, comme dans un hamac. Et, avec «*ce rectangle de temps suspendu dans le ciel*», le romancier fait l'éloge de la rêverie.

Ce roman est un sottisier. Jusqu'à la fin, Pennac, qui réfléchit en écrivant, chevauche l'imbécillité humaine, la fouette, lui imprime de multiples retournements ; elle caracole et rebondit. Il tourne la farce en oeuvre littéraire de dérision.

“Merci”
(2004)

Monologue de 127 pages

« *Nous sommes au théâtre, lui sur la scène, nous dans la salle. On vient de le primer pour “l'ensemble de son oeuvre”, il remercie son monde. Enfin, il essaye...* » Le vieil artiste, brandissant un trophée, se lance dans un long discours où il cabotine, car il essaie en effet de remercier, car l'important, c'est de remercier. Mais qui? le jury, l'équipe, les amis, les parents. Tout le monde passe à la moulinette impitoyable de ce lauréat pas vraiment sympathique. Mais ensuite, que dire d'autre? Il livre ses réflexions, balance au passage quelques vérités bonnes à dire, mais pas forcément agréables à entendre, a la prétention de «*se pencher sur le mot*». Il semble avoir un compte à régler avec l'humanité entière.

Extraits

«- *Vous avez observé qu'on remercie toujours beaucoup, jamais peu : "Merci beaucoup", oui. "Merci un peu", non. "Merci bien", oui, "Merci moins", non. Ne se dit pas. En amour, en revanche, on peut aimer peu, aimer moins, voire beaucoup moins, et le dire : "Je t'aime beaucoup moins", à part l'intéressé(e) ça ne choque personne. Mais "remercier moins", ce n'est pas envisageable. On remercie toujours plus. Le problème avec la gratitude c'est qu'elle est vouée à l'inflation. Contrairement à l'amour qui, lui, aurait plutôt tendance à...*

Geste d'amenuisement

- *En sorte qu'il nous faut remercier de plus en plus des gens qu'on aime de moins en moins...*

Moue sceptique.

- *Notez qu'on ne peut pas non plus dire "merci" à une personne qui nous fait don de son amour. Ce ne serait pas... Essayez, pour voir : "Je t'aime." "Merci beaucoup !" La réponse n'est pas satisfaisante.»*

Dans les lignes suivantes, Pennac semble remercier le professeur de français qui l'a libéré de sa «cancerie» ou toute autre personne qui sait éveiller les passions : « Vous avez ouvert cette porte... Ou plutôt, non, quelqu'un en vous a ouvert cette porte... quelqu'un en vous a libéré cette lumière ! Enfin ! Enfin ! Vous vous souvenez? Ça y est? Vous y êtes? Eh bien, c'est celui-là, ce quelqu'un-là que je veux remercier ! Cette quelqu'une ! C'est elle, c'est lui qui m'ont attiré ici ! Les libérateurs de lumières ! Il fallait que je les rencontre, ceux-là ! Ne serait-ce qu'une fois dans ma vie ! Oh ! Merci à vous ! Merci à eux, chaque fois qu'ils vous ont fait ouvrir ma porte ! Sans vous, sans eux, sans eux en vous je... Oh ! bon Dieu, merci !... Merci, merci, vraiment..., Merci ! »

Il se moque des politiciens : «Un ministre ne parle jamais au nom de son équipe : "Depuis que je suis entré aux Finances - à l'Intérieur, à la Justice, à l'Éducation, à la Culture -, j'ai fait en sorte que... je me suis battu pour... j'ai également demandé à mes services de me... Et dès que j'ai su que... J'ai pris la décision... qui s'imposait. [...] Un ministre n'attend jamais qu'on le félicite ; il se félicite lui-même. Grammaticalement parlant, le verbe féliciter utilisé au sens pronominal direct : se féliciter - et à la seule première personne du singulier - est exclusivement ministériel. "Et je m'en félicite !". » (page 31)

Commentaire

Ce petit monologue de café-théâtre, satire joyeuse des décorations et des honneurs, conjugue la performance scénique et les indications de jeu sous forme de brèves et vives descriptions. Rien de savant, tout dans l'élégance : Pennac manie l'humour et la plume pour le plaisir de tous. Par exemple, remercier plus ou moins, la nuance est cocasse. Une convivialité toute parisienne explose dans la bonne humeur, suscitant des éclats de rire et des sourires.

Il y a tant de prix décernés chaque année que la comédie des remerciements s'impose, donnant un prétexte au cabotinage tendre. Ici, le lauréat mal réveillé, peu habitué à subir les feux de la rampe, dans une maladresse touchante, allie clownerie et lucidité, s'avançant en trébuchant au cœur de la société du spectacle, où la réussite exige de donner au public ce dont il se repaît : des images vibrantes, clinquantes et bruyantes. Les mots lui manquent, il ne finit pas ses phrases ; d'ailleurs, est-ce nécessaire? Pennac constate : «Comme un caillou qu'on lance dans une mare, le remerciement fait des cercles... centrifuges, de plus en plus larges... de plus en plus éloignés du centre.» Chacun peut deviner les poncifs du genre et apprécier son inventivité. Dans cet exercice de gratitude où le rire se dispute à la fureur, personne ne sort indemne, surtout pas le lauréat. Mais il dit les vraies joies de l'artiste : «L'urgence de ce petit coup de burin auquel vous songiez en vous endormant, [...] le son entêtant d'une note qui promet l'harmonie... ce petit rien de plume, une virgule peut-être...» Trois fois rien, oui, c'est de ce peu que naissent les grands enthousiasmes qui font les oeuvres profondes. Pennac, qui a l'art de faire rire et penser justement, se demande ce qu'est la notoriété, ce que veulent dire les prix. Il ébauche des réflexions sur l'autofiction, sur le mérite personnel, sur la notion de patrimoine culturel.

Encore une fois, il campe un personnage véridique, charnel, intérieur. Sans doute y a-t-il plus que jamais mis de lui-même.

En 2006, au Théâtre du Rond-Point à Paris, il interpréta lui-même le monologue. Il fit le récit de cette aventure dans :

“Mes Italiennes”
(2004)

Autobiographie

Daniel Pennac, après avoir évoqué "Merci", raconte : «Or, voilà que deux ans plus tard, je me retrouve dans un théâtre, seul en scène, à devoir dire moi-même ce monologue ! Ce n'est pas mon

emploi, je n'ai jamais voulu faire l'acteur : j'ai failli en mourir de peur. On trouvera ici le récit de cette aventure théâtrale.»

“Nemo”
(2006)

Commentaire de photographies

Daniel Pennac raconte qu'un matin d'hiver, dans les années 1980, il retrouva le Little Nemo de sa jeunesse sur les murs dégradés de Belleville où le petit personnage était peint au pochoir «*debout au pied de son lit, dans son pyjama bleu, l'œil écarquillé et le tif en bataille. Un pochoir sur du salpêtre. À niveau d'enfant. Je remontais la rue de la Mare vers le métro Pyrénées, en quête d'un sujet de rédaction pour mes élèves de cinquième. Trouver un sujet avant de franchir la porte de ma classe, urgence ! [...] Tête baissée à la recherche de mon sujet, je me retrouve face à lui, pas plus haut que trois pommes, au croisement de la rue de la Mare et de la rue des Envierges, juste en face de la boulangerie. À peine sorti du rêve, il semblait ne pas savoir dans quel monde il avait atterri. Âges et sexes confondus, ça passait devant lui à grandes enjambées, ça se hâtait vers le boulot, un croissant à la main (la boulangerie débitait à tout va) et lui, dans son pyjama bleu, se demandait s'il rêvait encore. [...] En entrant dans ma classe ce matin-là, je me demandais qui pouvait bien être l'auteur de ce pochoir. À qui devais-je cette résurrection de ma bande dessinée favorite? Accessoirement, je lui devais aussi notre nouveau sujet de rédaction : “Vous êtes devenu votre tableau préféré. Racontez les commentaires des gens qui s'arrêtent devant vous.”* ». (pages 5-7). Pendant une ou deux années, il nota régulièrement les différentes représentations de Little Nemo sur les murs de son quartier. Puis il n'y eut plus rien, les dessins existants s'effaçant lentement, sans que de nouveaux les remplacent.

Cinq ans plus tard apparurent d'autres images peintes au pochoir sur les murs de Belleville. C'était cette fois l'ombre noire d'un personnage portant un chapeau mou et ceinturé dans un imperméable à la Philip Marlowe, faisant penser à Humphrey Bogart, Jean Gabin ou Eddy Constantine, et à côté duquel se trouvait une valise sur laquelle quatre lettres se détachaient : “NEMO”. En latin, cela signifie « personne », mais l'écrivain, qui trouva magnifique, tout simplement féérique, cette œuvre de la rue qui le remplissait de bonheur, dont l'aspect mystérieux le comblait, alors que la « *pandémie mondiale* » de signatures et de tags l'irritait au plus haut point, mena une enquête sur l'identité de l'artiste urbain. Il retrace ici les circonstances de sa rencontre avec cet autre Bellevillois dont les images se répandirent des murs délabrés, des bâtiments décrépis et des palissades de chantier de Belleville dans tout l'est de Paris, puis dans tous les quartiers de la ville et jusque dans d'autres métropoles (comme Bogota). Nemo était le pseudonyme de l'artiste qui, doué d'une étonnante maîtrise de l'espace, les créait avec peu de moyens, une palette de quelques pochoirs (une valise, un parapluie, un ballon), réalisant des miracles de tendresse et de poésie, montrant un monde où l'on naviguerait dans des bateaux en papier, où l'on volerait grâce à des parapluies ouverts, où la pêche à la ligne serait une activité urbaine, où les pistolets cracheraient des étoiles, des fleurs ou des poissons volants... ; un univers délivré de la pesanteur du quotidien.

Comme il le révéla dans une interview à l'émission de radio “Culture vive” sur RFI, le 13 décembre 2006, il jugea qu'il était temps de faire un livre sur cet artiste inconnu, « *avant que l'époque ne le salope comme le reste* ». À l'issue d'une véritable enquête policière, il finit par rencontrer celui qui se cachait derrière ces illustrations mystérieuses, un professeur de mathématiques et informaticien qui pratiquait son art de nuit, s'étant lancé dans ce projet pour plaire à son jeune fils, lui aussi fou de Little Nemo, dessinant ses petits personnages sur le chemin qui le menait à l'école, afin de prolonger la magie de l'univers de Winsor McCay.

Dans le livre, Daniel Pennac rassembla l'essentiel des trésors oniriques de Nemo, artiste des rues qui, depuis bientôt trente ans, s'efforce de transfigurer le gris des villes, d'apaiser leur brutalité, et livra les impressions et les sentiments qu'il avait provoqués chez lui.

“Stylographe”
(2007)

Recueil de dessins de Daniel Pennac

Commentaire

Ce sont cinquante dessins que l'auteur fit à des moments d'écriture perdue pour se remonter le moral. Tous célèbrent une espèce en voie de disparition, le stylographe selon qu'il est : un instrument de création, de pouvoir, de libération, de torture, de lutte, de vanité, de désespoir, de réflexion, de convoitise, l'outil d'un artisan scrupuleux, l'arme d'un mégalomane, la victime d'un écrivain caractériel ou le symbole sexuel d'un pervers graphomane.

“Chagrin d'école”
(2007)

Autobiographie de 304 pages

Daniel Pennac raconte qu'il fut un cancre et montre la souffrance que sont pour le cancre ces débuts de vie dans la médiocrité.

Il a gardé le souvenir douloureux de ses années d'apprentissage, de sa mystérieuse inhibition face à l'école qu'il ne s'explique pas encore aujourd'hui. Il était pourtant, dans une famille équilibrée, d'un niveau supérieur d'instruction, cultivée, aimante, compréhensive, patiente, soutenante, le dernier d'une fratrie de quatre garçons dont les trois premiers apprenaient aisément, réussissaient normalement à l'école. Et il n'était pas le moins monde carencé. Il fut pourtant un mauvais élève, récalcitrant aux apprentissages ; même un cancre absolu. Ainsi, il a commencé par mettre une année entière à apprendre la lettre A, ce qui fit dire à son père : « *Pas de panique, dans vingt-six ans il possédera parfaitement son alphabet* ». Il subissait la rengaine archiconnue : « *Tu comprends? Est-ce que seulement tu comprends ce que t'explique?* » (et lui d'enchaîner : « *Je ne comprenais pas* »), qui connaissait des heures de sidération devant sa copie blanche. Piètre en toute matière, honteux d'avoir à recourir aux ruses que lui inspirait l'orgueil vachard, se pensant un propre à rien qui, faute d'écriture ordinaire, couvrait les marges de ses cahiers d'armées de bonhommes hiéroglyphiques (il lui arrive encore, dit-il, d'en tracer, pour trancher avec « *la platitude distinguée* »), il se trouvait rejeté dans l'affreuse solitude de l'enfant qui se sent largué, qui ne comprend pas ce que les autres comprennent, qui a la certitude qu'il ne s'en sortira jamais, et qui voit ses parents profondément inquiets. De sempiternelles humiliations signèrent ses contre-performances répétées. Quand il était seulement avant-dernier, on sablait le champagne. Il ne pouvait échapper à l'opprobre, les professeurs qui se relayaient pour le tenir là, très bas, où il s'enfonçait volontiers de lui-même. Car il avait la régression systématique et obstinée, endossait ce que ses juges appelaient ses tares, son immobilité et son fatalisme. Il accumula incapacité d'apprendre, retards en tout, devoirs non faits, absences mentales, échappées, promesses d'amendement non tenues, bref, la panoplie des conduites d'échec qui fait du cancre un perdant confirmé, qui suit la voie des ratés, au destin précaire et à l'avenir compromis : « *Bien sûr le temps passerait, bien sûr la croissance, bien sûr les événements, sans aboutir jamais à aucun résultat. C'était beaucoup plus qu'une certitude, c'était moi. De cela, certains enfants se persuadent très vite, et s'ils ne trouvent personne pour les détromper, comme on ne peut vivre sans passion ils développent, faute de mieux, la passion de l'échec.* » Il résistait à rejoindre la norme, l'étalon du progrès, la performance, même si on le privait de reconnaissance et d'amour, si on le punissait, si on le jetait en pension. Car, à partir de l'âge de dix ou onze ans, il a été baladé dans divers établissements privés pour élèves à problèmes.

Mais ses fuites et lâchetés frappèrent en boomerang l'élève paresseux. Le premier déclic se produisit en 3^e, où un professeur de français hors du commun qui était épaté par son aptitude à mentir, à fournir des excuses toujours plus inventives pour ses leçons non apprises ou ses devoirs non faits,

qui trouvait qu'il avait de l'imagination, lui demanda d'écrire un roman, à raison d'un chapitre par semaine, un roman qu'il devait rédiger dans le trimestre, pendant que ses condisciples faisaient, eux, des dissertations. Ainsi Pennac a-t-il été révélé par lui-même à lui-même. D'autres professeurs furent aussi des éveilleurs qui le sauvèrent du marasme qui était le sien. Un premier amour fit que cet ennemi de la grammaire et du dictionnaire se passionna soudain pour les gros volumes contraignants. C'est ainsi qu'il parvint, mais avec bien du mal, à obtenir le baccalauréat, puis à prendre la voie des études de lettres et de l'enseignement, enfin de l'écriture.

De son expérience, Pennac tire quelques enseignements.

Il prend la défense de l'enfant qui a envie de jouer, tandis que la vie sociale fait qu'à l'âge du jeu radical, vers cinq-six ans, cet enfant qui ne songe qu'à jouer est tout d'un coup contraint à l'apprentissage, qui suppose immobilité, silence, concentration... tout ce qui lui est étranger !

Il révèle que le cancre n'est pas un sale gosse qui se moque de tout et qui, par pur esprit de contradiction, ne fait rien de ce qu'on lui demande... Non, il se sent coupable à la réception d'une mauvaise note inscrite en rouge vif sur une copie qu'on lui jette à la face avec dédain. Il passe des heures à tenter, en vain, de retenir ces phrases, ces dates, ces règles dont il ne comprend pas l'intérêt. *« Le cancre est entre deux regards d'adultes, il passe son temps à faire l'aller-retour entre le regard du professeur vis-à-vis duquel il est un échec. Le professeur, lui, voit le cancre comme un échec professionnel, personnel, puisqu'il n'arrive pas à le faire progresser. »*

Pour lui, contrairement aux idées reçues, la soif de savoir et d'apprendre anime les jeunes d'aujourd'hui comme ceux d'hier.

S'il épingle les dysfonctionnements de l'institution scolaire, dresse en quelque sorte le tableau fort complexe des ratés du système d'éducation français, sur les poncifs qui découlent de la situation actuelle de l'école (*« Le niveau baisse, il faut écarter les voyous qui pourrissent le système, etc. »*), il peut devenir véhément : *« Le discours sur les jeunes "dangereux", c'est un discours d'adultes qui ne vont pas au contact des jeunes. Ou qui rêvent d'un impossible retour à l'école de 1950. Le bon pédagogue est celui qui part du réel tel qu'il est. Et qui s'emploie, justement, si la réalité sociale est désastreuse, à sauver les enfants du désastre. »*

Et il s'estime évidemment bon pédagogue (tout en constatant : *« La majorité sont de très bons pédagogues, mais il est clair que ceux que la vue des adolescents effraie ou exaspère doivent faire autre chose dans la vie »*), indiquant, sujet qui lui tient particulièrement à cœur, que la beauté du métier de professeur, c'est d'arriver à utiliser l'énergie inventive de l'enfant joueur pour lui faire apprendre des choses, la langue, par exemple, étant le lieu même d'un jeu infini : *« Il faut savoir jouer avec le savoir. Le jeu est la respiration de l'effort, l'autre battement du cœur, il ne nuit pas au sérieux de l'apprentissage, il en est le contrepoin. »* Il livre quelques trucs pédagogiques, multiplie les anecdotes révélatrices, pourfend une idéologie de la réussite favorisant l'exclusion des élèves turbulents, rêveurs ou lunatiques. Comme d'autres enseignants qu'il salue, il ne s'est jamais démonté devant tel jeune menteur ou tel autre qui pleure : *« C'est un oignon qui entre dans la classe : quelques couches de chagrin, de peur, d'inquiétude, de rancœur, de colère, d'envies inassouvies, de renoncements furieux. »* Bienveillant, il trouvait les mots consolateurs, les exercices improvisés, les explications qui touchaient le jeune réprouvé.

Cependant, Pennac, distinguant l'élève d'il y a quelques années de celui d'aujourd'hui, constate que la transmission du savoir et de la langue est plus difficile parce qu'il est de plus en plus éloigné de la notion de l'effort, qu'il est victime d'un jeunisme dévastateur, de la télévision et des modes de communication modernes, d'une société de consommation où il se trouve être de plus en plus une cible idéale, soumis aux diktats des marques qui lui permettent de s'exprimer avec des accessoires de mode à défaut de s'exprimer à l'école. Pour lui, le professeur n'a pas à lutter contre *« la disparition de la famille, la perte des valeurs »* mais *« contre la clientélisation extrême des élèves [...] un enfant de douze à quinze ans aujourd'hui est un client à part entière de la société, au même titre exactement que ses parents. »* Il reconnaît que, dans les banlieues des grandes villes françaises, la situation dans les établissements scolaires est devenue harassante, parfois violente. Mais, en libertaire qui se veut optimiste, il pense qu'on peut, même dans des quartiers « sensibles », intéresser des jeunes à l'orthographe, à la grammaire (*« qui peut être un passionnant jeu de logique »*) ou aux grands textes

classiques.

Pennac, qui a mis en épigraphe, « *Statisquement, tout s'explique, personnellement, tout se complique* » (dans son cas, l'exception confirme la règle) donne pourtant des chiffres : « *Il y a actuellement 12,4 millions d'enfants scolarisés en France. Là-dessus, quatre cent mille sont en échec scolaire et deux cent mille en échec scolaire rédhibitoire. Cinquante mille ont opté pour la violence, verbale et physique, destruction de locaux, agression de profs, etc. Soit 0,4 % de la population scolaire. Ce problème est réel. Bien sûr, il faut mettre un terme aux ghettos sociaux ou scolaires, mélanger les populations. Mais faire passer ces cinquante mille jeunes pour la totalité de la jeunesse de banlieue, c'est abject.* »

Lui, qui disait refuser les poncifs, y sacrifie cependant : « *Notre société a perdu le sens de la paternité.* » Et ça, il ne s'y résigne pas. Pas du tout.

Extrait

« Quand un professeur interroge un enfant, celui-ci a toujours le choix entre trois réponses : la juste, la fausse et l'absurde. Très souvent, quand l'élève est un très mauvais élève et qu'il se sent menacé par la question posée, son premier réflexe, c'est de répondre par l'absurde. Pour se débarrasser de la question et du questionneur. C'est une façon d'annuler le prof, si vous voulez. Et un des grands drames de l'éducation, c'est qu'énormément de professeurs notent comme étant fausse la question absurde, donc fin du questionnement. Et c'est au moment où l'enfant vous sort sa réponse absurde qu'il faut poser une deuxième question. Alors, je vous donne un truc bête qui m'arrive, qui m'est arrivé dans une classe avec des enfants en grande difficulté scolaire.

Ainsi, comme on faisait une dictée, je dis :

- Sami, quel est le premier verbe conjugué de la phrase ?

- Vraiment, m'sieur, c'est vraiment.

- Qu'est-ce qui te fait dire que vraiment est un verbe ?

- Ça se termine en ent !

- Et à l'infinitif, ça donne quoi ?

- ... ?

- Allez, vas-y ! Qu'est-ce que ça donne ? Un verbe du premier groupe ? Le verbe vraimer ? Je vraime, tu vraimes, il vraime ?

- ...

La réponse absurde se distingue de la fausse en ce qu'elle ne procède d'aucune tentative de raisonnement. Souvent automatique, elle se limite à un acte réflexe. L'élève ne fait pas une erreur, il répond n'importe quoi à partir d'un indice quelconque (ici, la terminaison ent). Ce n'est pas à la question posée qu'il répond, mais au fait qu'on la lui pose. On attend de lui une réponse ? Il la donne. Juste, fausse, absurde, peu importe. Et à partir de là, deuxième question, et c'est en effet l'enchaînement des questions qui va amener cet enfant, en lui faisant le moins peur possible, à passer à l'absurde, c'est-à-dire au suicide du point de vue du sens... La réponse absurde est une réponse suicidaire, c'est-à-dire que le gosse n'a pas d'autre choix que de se jeter par la fenêtre du vide absurde, etc. Et c'est tout simplement parce qu'il a peur, donc il faut que je le rassure. Donc, la première chose c'est de ne pas l'engueuler quand il me dit « vraiment », c'est de s'amuser. On dit bon, d'accord, O.K., vraiment on cherche un infinitif et puis petit à petit, de l'amener, par le biais du raisonnement, à passer de l'absurde au faux, puis du faux au juste. »

Commentaire

Pennac, qui a mis quatre années à écrire "*Chagrin d'école*", prouve avec ce livre qu'il a du cran, de l'audace, une sagesse innée.

Ce n'est pas un roman (il n'y a pas de vraie trame), ce n'est pas un récit (le monologue est décousu), ce n'est pas un essai (la démonstration n'est pas complète), mais c'est tout cela à la fois. Pennac fait un rappel très attachant de son enfance peu glorieuse de cancre, du malheur infini du mauvais élève, de son calvaire à l'école et dans la famille, alors que la stagnation à laquelle il aspirait se heurtait à

toutes les pressions, bien intentionnées ou malheureuses, qui voulaient le réveiller. Mais sa carrière de bon professeur fut une revanche de l'esprit, sans détour et sans malveillance.

On ne manque pas de rire dans ce livre au titre accrocheur, à l'humour inattendu, qui se lit très facilement, ses chapitres aussi courts que ses phrases permettant une lecture plaisante, car c'est sur le ton de la conversation que Pennac raconte tout ça, et surtout, surtout, dédramatise. Son ironie peut être mordante : *« Féroce candeur des majorités de pouvoir... Ah ! Les tenants d'une norme, et quelle qu'elle soit : norme culturelle, norme familiale, norme d'entreprise, norme politique, norme religieuse, norme de clan, de club, de bande, de quartier, norme de la santé, norme du muscle et norme de la cervelle... Comme ils se rétractent dès qu'ils flairent l'incompréhensible, les gardiens de la norme, comme ils se vivent en résistants alors, on les jurerait seuls face à un complot universel ! Cette peur d'être menacé par ce qui sort du moule... Ah, la férocité du puissant quand il joue les victimes ! Du nanti quand la pauvreté campe à sa porte ! »*

Peut-être faut-il être encore à l'école, comme élève ou comme professeur, ou l'avoir quittée récemment, pour ressentir toute la force intime de ce texte qui devrait être mis dans les mains de tous les professeurs comme de tous les jeunes réfractaires à qui il ferait peut-être constater la richesse extraordinaire qu'il y a dans ce qu'on leur enseigne (pas toujours très bien c'est vrai). Comment les faire s'intéresser à ces matières alors qu'il n'ont pas la maturité nécessaire pour les appréhender correctement? Comment les faire mûrir intelligemment? Daniel Pennac ne répond pas à ces questions avec un guide du bon prof ou du bon parent d'élève, évidemment. Mais il permet une réflexion intelligente, se demandant : Et si cet ado n'était pas stupide, et s'il ne le faisait pas exprès, et s'il était capable d'y arriver? Pourquoi alors le décourager, l'humilier, lui décrire un avenir bouché rendu inéluctable par un passé raté? On doit comprendre les cancre pour les aider au lieu de les stigmatiser.

En fait, si, ancien cancre et ancien professeur, il a vécu de chaque côté du miroir, souvent, dans ce livre qui est un fouillis un brin verbeux, où les idées sont de profondeur inégale, il se répète et demeure assez superficiel. Il survole le problème sans y entrer vraiment et donne l'impression de tourner en rond sans cesse. Il ne nous apprend pas grand-chose, car on savait déjà que les professeurs n'ont pas pour unique but de mettre hors de portée ce trésor qu'est le savoir ! Il est sûr qu'il ne va pas révolutionner l'institution scolaire.

Il faut regretter qu'il ait donné à cette figure du folklore populaire qu'est le cancre ses lettres de noblesse. Alain Finkielkraut déplora l'autovalorisation du cancre à laquelle il se livre : « Il vaut toujours mieux avoir été un cancre qu'un bon élève. Le cancre est fantaisiste, original, tourmenté, vagabond, rêveur. Le bon élève est lisse, prévisible, besogneux, sur des rails et, "horresco referens", scolaire. Le premier, poète, connaît la souffrance et la honte. Le second a docilement opté pour l'efficacité et la prose. Le cancre a des états d'âme, le bon élève des états de service. Gloire du mal-aimé ; platitude du fort en thème. »

Et Pennac ne manque pas de se faire des compliments, de se complaire un peu trop dans l'auto-satisfaction de celui qui sait de quoi il parle et qui a tout compris. Heureusement, il n'oublie pas de laisser de temps en temps la parole à son pire détracteur, lui-même, qui lui dit d'arrêter cinq minutes de se la jouer homme parfait. Il n'y a pas de place pour un authentique remerciement dans la pensée et la mémoire de ce cabotin d'école. Sa gratitude pour le professeur qui, en troisième, lui a sauvé la mise est un département de son narcissisme. Il est l'unique objet de son attendrissement (pour le cancre qu'il fut,) et de son admiration (pour son arrachement à la « cancrerie »).

Il possède heureusement cette écriture drôle et légère, à la nostalgie parfumée, touchante et spontanée qui, au-delà du débat sur l'éducation, rend la lecture très agréable.

Dès sa sortie en librairie, le livre fut promis à des ventes supérieures à deux cent mille exemplaires, s'installa en tête des best-sellers. De plus, cancre bien récompensé, Daniel Pennac fut un lauréat inattendu du prix Renaudot car, en cette rentrée de 2007, aucun roman ne s'imposait d'emblée et les jurés, à commencer par Le Clézio et Franz-Olivier Giesbert, avaient aimé son livre et voulaient peut-être aussi « faire un coup » en couronnant un livre déjà plébiscité par les lecteurs. Ce fut à la surprise générale, et à la fureur de certains.

Daniel Pennac, qui a été le premier surpris, déclara : « *Je ne m'attends jamais aux prix, mais je ne les refuse jamais.* »

En 2007, à Montréal, Daniel Pennac a reçu le grand prix Métropolis Bleu.

“*Écrire*”
(2008)

Recueil de dessins

Commentaire

Avec cette cinquantaine de dessins inédits remplis de poésie et d'humour tendre, une nouvelle fenêtre s'ouvrit sur l'univers de celui que le grand public connaissait déjà comme grand romancier et essayiste brillant, et découvrit comme dessinateur délicat, imaginatif. Mais, habité encore et toujours par l'amour du verbe, amoureux de l'écriture jusqu'au bout de la plume, si, dans la brève introduction, il confie : « *J'ai toujours fui l'écriture dans le dessin* », il parle, encore et toujours, d'écrire, d'écriture et d'écrivains. Point de mots pourtant ici, mais l'omniprésence du stylo qui les trace, les accompagne, les bride ou les porte, et semble accéder à une vie propre. Ses planches étant divisées en quatre chapitres, soit « *Rêver d'écrire* », « *Écrire* », « *Avoir écrit* » et « *Mourir d'écrire* », le dessinateur place un stylo (qu'on devine semblable à celui qu'il utilise lui-même) dans des contextes fantasmés, inspirés de sa pratique quotidienne. Ici, la plume est un tube de gouache vidé de sa substance ; là, elle devient le pistolet à la ceinture d'un inspecteur ténébreux ; ailleurs, une amante torride chevauchant le romancier. Ludique, drôle et souvent profond, Pennac dessinateur parvient à nous émouvoir de cette manière aussi, témoignant bien de tout ce qui agite ses pensées littéraires.

Visage comme sculpté, calligraphié en pleins et déliés, lunettes rondes, regard tantôt triste, tantôt vif, sourire canaille, Daniel Pennac, qui a conservé une allure juvénile et bohème, est un adulte qui s'est refusé à vieillir, qui continue à rêver, à laisser libre cours à une imagination fertile, débordante, baroque, à créer un foisonnement infini et joyeux, croyant qu'il n'y a que le romanesque qui rende la vie vivable. Pourtant, aimant le silence, se disant sinistre, il avoue une perpétuelle anxiété : « *On a un tempérament de base, il n'y a absolument pas de doute. Alors chez moi, par exemple, c'est l'anxiété. J'ai été, très tôt, très anxieux. J'ai une mère qui a cent deux ans, mais c'est cent deux ans d'anxiété.* »

- « *Si on devait me demander quelle est votre première caractéristique, je dirais probablement l'anxiété. Alors que par ailleurs, je suis plutôt perçu pour une certaine joie de vivre. Alors, elle est immédiatement combattue par la joie de vivre, l'esprit blagueur, les farces...* »).

Il n'échappe pas à cette anxiété dans l'écriture : « *À chaque fois que vous butez sur non pas un mot mais une idée, ou plutôt sur l'aptitude à exprimer cette idée [...], très vite, vous passez du doute sur l'aptitude à exprimer l'idée au doute sur l'aptitude à la concevoir [...]. Ça crée une insomnie qui est l'insomnie propre à l'angoisse de l'écriture qui ne s'accomplit pas.* » Il prétend : « *L'écriture, depuis toujours, a été un moyen d'en finir avec moi-même. De me débarrasser de ma propre présence. L'écriture, c'est un moyen d'évasion. D'évasion de soi.* »

Pourtant, par ailleurs, il voit la prééminence du récit dans nos vies : « *Un amour, par exemple, un amour vécu, votre dernier amour, mon amour, nos amours ne sont que des histoires d'amour et ne tiennent, ne durent, ne s'enrichissent, ne s'entretiennent que par quelque chose qui est de l'ordre du récit.* » Et il ajoute : « *Dès que deux amoureux se rencontrent, ils s'embrassent, dans la minute qui suit, ils commémorent : "Tu te rappelles tout à l'heure quand on s'est embrassé ?" Ce faisant, ils enclenchent le récit, mais le récit était déjà enclenché avant parce que cette brusque modification du rythme cardiovasculaire, cette décharge d'adrénaline, cette représentation idéale de l'autre qui m'amène à le prendre dans mes bras, l'autre que je ne connais pas, que je ne connais que par la*

représentation que je m'en fais, relève déjà elle-même d'une forme de fiction, d'un récit. Et les couples qui durent le plus longtemps possible, ce sont tout simplement des fictions réussies, assumées d'un bout à l'autre. » Il avoue qu'en écrivant, il ne fait que répondre à un besoin purement personnel : « C'est gratuit, d'écrire un roman, personne ne vous demande d'écrire un roman. »

Il n'écrit qu'après avoir conçu l'histoire dont il indique qu'elle naît de profondeurs intimes : « Quand vous créez des personnages, quand vous nourrissez un roman d'événements et que ces événements, pensez-vous, surgissent dans votre imagination comme ça, pour la nécessité momentanée de ce que vous êtes en train de raconter, en réalité, très, très souvent vous vous apercevez que vous ramenez à la surface des choses enfouies que vous aviez oubliées. L'imagination joue de ce point de vue le rôle de pompe à souvenir, c'est ça que j'appelle la mémoire inversée. Absolument aucun doute, on n'invente rien. » Il a la conviction que la création est thérapeutique : « J'ai toujours pensé qu'on écrivait pour raison de santé. » - « J'ai tendance à considérer que l'écriture a été pour moi mentalement vitale, voilà, c'est vital, je n'avais pas d'autre solution, je n'ai pas eu d'autre solution. Donc, voilà, ce n'est même pas une aptitude, c'est une solution pour ne pas devenir cinglé. J'imagine que c'était ça l'autre terme de l'alternative, c'était l'écriture ou la folie. » Il s'enferme dans sa création, affirmant : « Quand vous écrivez un roman, vous êtes un demi-autiste. » Le résultat, c'est que, « dans l'écriture, il y a des permanences. On voit des structures comme ça. On ne change pas malheureusement. On fait avec ce qu'on est. On s'améliore, mais on fait quand même avec ce qu'on est fondamentalement. »

Il dévoile facilement les subtilités caractérisant son processus de création littéraire, nous apprenant qu'il travaille à ses livres comme un artisan, avec lenteur (« Je suis lent... et je travaille énormément... Dans une journée d'écriture je ne produis que quelques lignes. »), pour faire croire, pour donner la nette impression qu'il écrit rapidement. Cela donne des textes rythmés, des récits haletants. Mais il ne se laisse pas emporter par ses histoires, il ne dévie pas de ses plans, de ses scénarios préétablis et bien arrêtés. Car, avant même de se mettre à l'écriture, il sait pertinemment où il s'en va. « Je structure d'abord l'histoire de façon artificielle. Cela ne me vient pas naturellement mais je crois très fortement à la nécessité de cette convention, vecteur d'énergie pour le lecteur. » - « Je raconte d'abord mes livres à ma femme, à mes amis. Et quand l'histoire a pris forme, j'écris de mémoire. Mais c'est un très long travail. » - « Je n'écris qu'après avoir conçu l'histoire. Une vraie plaie pour mes copains et ma famille ! Je leur raconte l'histoire et je la construis en racontant. C'est dans le feu de l'action, par la parole, que je peux trouver une idée ou qu'on la trouve ensemble. Des heures au téléphone ! Donc, quand j'ai commencé à rédiger, j'avais déjà la thématique, les rebondissements principaux, l'histoire de grossesse et tout ça, les quatorze parties, l'emprisonnement de Malaussène, le retournement qui suit. Du coup, l'écriture n'a rien à inventer, elle n'a plus qu'à trouver les mots, à s'inventer elle-même, c'est gratis. Le plus dur, le verrouillage de l'histoire, a déjà été fait. » Quand il commence à rédiger, qu'il s'astreint à l'écriture (« Quand je me lève tôt, je reste au lit, je flanque une planche et mon ordinateur immédiatement sur la planche pour ne pas être tenté par tous les premiers gestes de la vie quotidienne qui peuvent nous éloigner de l'établi. »), il a déjà en tête la thématique, les rebondissements principaux. Du coup, l'écriture n'a rien à inventer, elle n'a plus qu'à trouver les mots, à s'inventer elle-même : « Une fois la question de l'anecdote réglée, le seul intérêt du roman pour moi, c'est l'écriture. Je ne suis pas très spontané. Je reste donc très longtemps sur le motif pour donner un air de légèreté à mon écriture. Je reviens sans cesse sur la phrase en me demandant quelle part du sens sera portée par le lexique de la langue, quelle autre par la musique des mots, quelle est la proportion de poésie nécessaire pour qu'un roman ait une écriture métaphorique sans tomber dans le "poétoc" qui ferait disparaître l'effet du réel. » - « À partir du moment où vous savez en gros ce que vous allez raconter, vous n'avez plus à vous préoccuper de savoir ce qui va arriver. Vous le savez. Et ça libère l'écriture qui [...], dès lors n'a plus qu'à se préoccuper d'elle-même. » Le plus difficile, le verrouillage de l'histoire, a déjà été fait. Il se livre alors à une rédaction très méthodique : « Chaque jour, je fais la copie du travail de la journée, qui devient l'embryon du travail du lendemain. Mais si je veux savoir ce que je faisais sur le même chapitre il y a cinq ou six jours, je remonte et j'ai la date, je vois où était l'état de mon travail il y a cinq ou six jours par rapport à mon travail d'aujourd'hui sur le même chapitre. Je vois quel adjectif a changé, je vois à quel moment [...], bon, je

savais que je n'étais pas satisfait du son, là, à cet endroit-là, et par conséquent j'y suis revenu tel jour et c'est devenu une nouvelle version même si un seul mot a changé. » - « Si un jour je suis par exemple en panne sèche, n'ayant rien à faire, je relis. Relisant, je trouve à un moment donné un défaut de rythme, ou simplement un mot qui n'est pas suffisamment juste, etc., je le change. Je le change et c'est la dernière version, que j'ai. Par conséquent, je vais la dater d'aujourd'hui. Je fais une copie, je la date d'aujourd'hui. Ce qui fait que ça fait tomber un de ces mythes : on disait, oui, mais le problème de l'ordinateur c'est qu'on n'aura plus de brouillon. »

Il aime s'immerger dans la langue française pour laquelle il éprouve une véritable passion, constatant : *« Notre relation à la langue française est unique. Nous sommes les seuls à pouvoir circuler dans notre littérature en remontant jusqu'au XVII^e siècle tout en la comprenant. Les Anglais, les Allemands, les Italiens n'ont pas cette possibilité. C'est un phénomène unique au monde. »*. Pour lui, *« le style, c'est le jeu avec le langage. Non pour camoufler les oripeaux du réel, mais pour les rendre supportables, pour pouvoir rire du pire. »* Son écriture originale, sans pareille, est inventive, imagée, gaie, jubilatoire, épanouie, amusante. Il a le don de manier les mots de réjouissante façon, de les agglomérer, de faire des pirouettes avec eux, avec les phrases. Il y a chez lui une gouaille savoureuse, de la jactance, des dialogues savoureux, d'amusantes digressions.

Mais, pour cela, il travaille d'arrache-pied à une page ou à un chapitre, puis passe à la page suivante. Car, pour lui, ce qui est écrit est écrit, il ne revient jamais en arrière. Mais il soumet ses manuscrits à la sagacité d'un petit comité de lecture qui est un groupe d'amis (sa seconde femme, Minne, Franklin Rist, Jean-Philippe Postel, et trois éditeurs et amis de chez Gallimard), afin d'obtenir leurs commentaires et leurs critiques.

Lui qui, excellent enseignant donna le goût de la lecture à bien des jeunes, grâce à ses romans, le donna à des moins jeunes aussi, car il est le conteur par excellence qui a horreur d'ennuyer, celui aux lèvres duquel on est suspendu jusqu'à ce que s'achève l'histoire, qui est sa première préoccupation, la pierre angulaire de tout l'édifice qu'il construit : *« Quand on veut être romancier, il faut raconter des histoires. Ce qui me plaît, c'est de faire plaisir en racontant des histoires [...] Qu'ensuite ces histoires génèrent du sens ou pas, c'est l'affaire du lecteur et éventuellement celle de l'auteur de distiller le sens qu'il veut. »* - *« Il faut se rappeler qu'un livre, ça raconte toujours une histoire. [...] C'est la pureté des sources, c'est le vrai récit, on ne peut pas se contenter de faire l'intelligent ou d'écrire des phrases, alors j'aime beaucoup ça. »* - *« Tenir l'anecdote pour secondaire est un parti pris dont le roman a trop souffert au cours des trente dernières années. La mainmise du sens sur le roman, par université imposée, a été absolument dramatique. Le roman exige une bonne dose d'humilité intellectuelle. Pour écrire un roman, il faut d'abord payer très sérieusement son écot à l'anecdote, c'est-à-dire à la part d'enfance, irréductible, du lecteur. »* - *« L'art du romancier, c'est le mystère de l'incarnation, c'est-à-dire la transformation de l'idée en vivant pour produire un effet de réel. »* - *« Un roman réductible aux idées qu'il camoufle est un essai, un roman réduit à un seul personnage est une autobiographie déguisée et un roman qui n'existe que par sa seule écriture est une poésie qui ne veut pas dire son nom. Le roman est un genre composite, mobile, ambivalent. Comme la vie. Alors, si le sens prend le pouvoir, je détruis ce que j'ai écrit car le sens, dans un roman, est une simplification de la vie. »*

Il indique ses goûts : *« J'ai accroché particulièrement à l'écriture métaphorique de romanciers dont Chandler, Chester Himes, Jérôme Charyn, de gigantesques auteurs. »* Mais, comme il prit pour modèles les fables de La Fontaine et les contes de Perrault, il fit connaître à la Série noire une délicieuse régression enfantine, bousculant les codes et les archétypes du roman policier, inversant les clichés habituels du genre en l'habillant de fantaisie, d'humour, de poésie, de tendresse, ménageant des faux-semblants, des chausse-trapes, des tromperies sur les apparences, aboutissant à des dénouements qui ne laissent pas d'étonner le lecteur. Mais ses intrigues sont très classiquement charpentées, car plus le récit est fou, plus la structure « qui empêche de sortir des rails » doit être solide. S'installant toujours à la lisière du rêve et de la réalité, entre fantaisie et réalisme, entre rites farfelus et références littéraires, oscillant entre l'irréalité fantastique du conte et l'inscription sociologique du roman, son univers est à la fois réaliste et féérique. Chez lui, tout est possible : il nous entortille dans des histoires singulières, rocambolesques, extravagantes, toujours

captivantes ; il multiplie les inextricables péripéties, les apartés, les clin d'œil au lecteur ; il enfile les catastrophes dans un suspense carabiné ; il nous fait partir dans une folie délicieuse ; il nous entraîne dans un monde aux apparences apaisantes pour mieux nous attirer de l'autre côté du miroir. Ce charmant et prodigieux magicien a la capacité de nous emmener dans un monde absurde et de nous y faire croire, de renouveler une littérature parfois anémique, souvent suffisante.

Une de ses forces réside dans la création de personnages fascinants. Il s'interroge : « *Qu'est-ce qu'un personnage? À l'origine, c'est une idée, un comportement qui en se condensant devient de la vie. Si vous ne retrouvez pas l'idée, si vous n'avez plus que l'intuition de cette idée quand vous fréquentez le personnage, c'est que le roman est réussi. Si le personnage est réductible à l'idée qu'il incarne, c'est que le roman est raté, l'auteur aura trop privilégié le sens par rapport à la vie qui, elle, n'en a pas, vous comprenez.* » Pour lui, les personnages naissent « *de l'imprévisible et nécessaire combinaison entre les exigences d'un thème, les besoins du récit, les sédiments de la vie, les hasards de la rêverie, les arcanes d'une mémoire capricieuse, les événements, les lectures, les images, les gens.* »

Aussi, s'ils frappent par leur naturel même dans les situations les plus extravagantes, ils sont complexes, étonnants, improbables, hauts en couleur, attachants. Ils se baguenaudent dans des romans qui ressemblent à des maisonnées sympathiques. Il a aimé les retrouver d'une oeuvre à l'autre, « *comme de vieux amis que je suis content de retrouver* », se faisant des clin d'œil comme des rituels. Sur tous, par l'intermédiaire de son héros, il jette un regard plein de compassion. L'incroyable famille Malaussène est une galerie de portraits grouillante de vie. Campés avec vigueur et tendresse, les membres de la tribu deviennent vite les familiers du lecteur. Cette tribu ne présente pas les caractères étouffants de la famille puisque, justement, elle est tribale, et que Benjamin n'est pas le père mais le frère. À travers son héros, Pennac défend l'aptitude des individus à ne pas se laisser réduire à leur fonction, ni d'ailleurs à leur rôle.

Faisant passer un souffle d'air frais dans le roman actuel qui est parfois atteint de surchauffe cérébrale, il fait appel à la part d'enfance qui compose la personnalité de tout adulte. Les titres de ses trois premiers romans indiquent assez que son ambition fut de faire retrouver au lecteur adulte quelque chose du plaisir qu'il prenait enfant à écouter une histoire, ambition comblée et qu'on aurait tort de croire frivole.

Cela n'empêche pas son oeuvre, qui est vivante, parfois cocasse, d'osciller entre l'irréalité fantastique du conte et l'inscription sociologique du roman car il pose un regard aigu sur la France des années 80. Ainsi, il s'en prend aux journalistes dont beaucoup, à ses yeux, n'ont qu'une formation-spectacle, un obscène appétit du «scoop». Et il n'épargne guère les politiques qui n'ont que le souci d'être des menteurs cohérents, alors que la cohérence, justement, semble être fatale à Malaussène. Il critique la prééminence de l'image dans le monde actuel : « *C'est le ravage de notre société. Nous sommes complètement asphyxiés par les images... qui devraient en fait nous aérer. Autrefois, l'image rendait compte de la réalité matérielle des choses. Aujourd'hui, elle est devenue un écran entre le réel et nous.* »

Mais, si ses romans portent un regard aigu sur l'existence, s'ils portent à réfléchir sur certaines questions essentielles auxquelles nous oublions de penser (« *L'homme construit des maisons parce qu'il est vivant, mais il écrit des livres parce qu'il se sait mortel.* »), il n'impose pas ses idées doctoralement : « *Si en m'interrogeant vous imaginez interroger un intellectuel, vous vous trompez, je suis romancier. C'est-à-dire presque le contraire d'un intellectuel.* »

Si ses intrigues disjonctées conduisent à des séries de meurtres, ce qui pourrait faire croire à un pessimisme fondamental, elles font doucement sourire, et il est avant tout un militant de la simplicité et de la convivialité, un fabricant de bonheur qui manifeste une volonté d'humanité, de tendresse, d'entente, de conciliation, de tolérance, de fraternisation, de rédemption (qui a osé dire qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments?).

Toujours avec la même ironie et la même intelligence, il a touché à différents genres : romans, livres pour enfants, B.D., albums de photos ou de dessins, autobiographie, essais. La littérature jeunesse lui permit d'explorer d'autres thèmes et il adapta alors le ton et le style à son lectorat : des phrases

plus courtes pour les enfants, marquées de moins d'adjectifs et d'adverbes. En se tenant à l'écart des avant-gardes autoproclamées, il a tracé son chemin et trouvé ses lecteurs, leur dispensant avant tout cette joie de lire dont il s'est fait le champion dans son essai *“Comme un roman”*.

Remportant du succès auprès du public attendri par le spectacle de la tribu Malaussène (la famille dysfonctionnelle la plus attachante de la littérature française), comme auprès de la critique qui le compare à Raymond Queneau, Émile Ajar, Albert Cohen, Frédéric Dard (des écrivains qui, selon lui *«ont pris la langue pour ce qu'elle était, dans sa somptueuse immobilité classique et dans ses aptitudes à se dynamiter elle-même, à faire la folle»*), auteur prolifique, qui écrit autant pour les adultes que pour les enfants dont les livres traduits en plus de trente langues, vendant des millions de livres, il est devenu, au fil des années, un des écrivains francophones les plus lus de notre époque. Et il ne se contente pas d'être un phénomène éditorial : on le voit, on l'entend partout, à la télévision, à la radio. Il pourrait s'inquiéter d'être tant aimé, de plaire à tout le monde. Mais sa modestie naturelle a bien résisté au succès. Il s'est *«toujours arrangé pour ne pas mener une vie d'entreprise comme écrivain, pour ne pas en faire un métier justement, pour vivre loin du monde littéraire.»* Minne, sa femme, autrice de livres pour enfants, sa fille, Alice, ses amis, sont l'axe autour duquel tourne la planète Pennac. Pour lui, qui a déclaré : *«Le jour où je casserai ma pipe, je regretterai mes amis, voilà, ça je le dis, je regretterai les gens que j'ai aimés parce que si je fais la liste, quand je pense à eux, ils ont tous un élément qui me rend la vie vivable, supportable. Ils sont, oui, un des éléments de ma joie de vivre»*, l'amitié est indispensable, l'amour, vital, et les deux, gratuits.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)